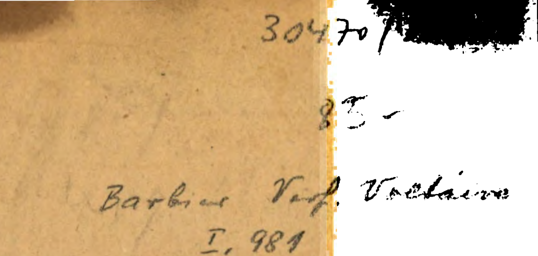
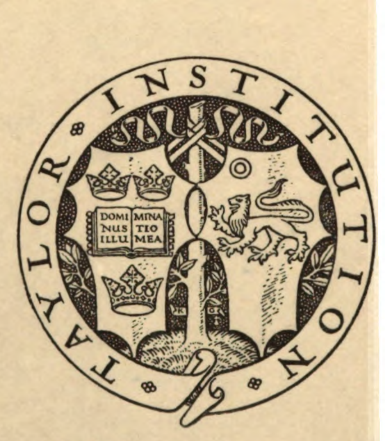
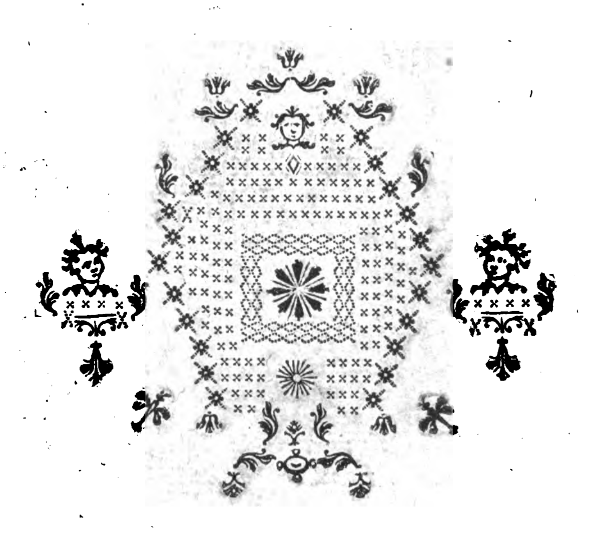



30470/
83 -
Barbier Vorf. Voltaire
I, 981


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

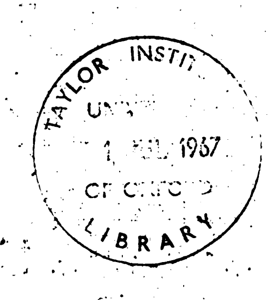


DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, PORTATIF.



LONDRES.

M. DCC. LXIV.


TAYLOR
LIBRARY



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, PORTATIF.

ABRAHAM.



BRAHAM eſt un de ces noms célébres dans l'Aſie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grece, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le Saint-Eſprit lui-même, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes; ils ſe vantent de deſcendre d'Abraham par Iſmaël; ils croyent que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'Iſmaël a été infiniment plus favoriſée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodi-

gieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu ; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes qu'ils appellaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le pere de deux nations si différentes ; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre Potier, qui gagnait sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce Potier soit allé fonder la Mecque à trois cent lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son pere Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair par la Genèse même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem, ce n'étoit point un lieu de commerce ; Sichem, est éloigné de la Caldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siécles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux

de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cent lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il améne à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté ; Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire, Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frere beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les freres qui venaient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avoit quatre-vingt dix ans selon l'écriture, quand Dieu lui promit qu'Abraham qui en avoit alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le pere des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encor de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

AME.

CE ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connaîs-toi toi-même*, eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique: quel autre que lui peut connoître ſon eſſence?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſçavons guères d'avantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre Philoſophe, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force*; Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries, *inſtinct*, *ame ſenſitive*; tu as des idées combinées, & tu dis *Eſprit*.

Mais de grace, qu'entend-tu par ces mots, cette fleur végéte? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*? ce corps en pouſſe un autre, mais poſſéde-t'il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force*? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct*? ne rirais-tu pas d'un raiſonneur, (eût-il été précepteur d'Aléxandre) qui te diroit, Tous les annimaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dît, Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe?

Voyons d'abord ce que tu ſçais, & de quoi tu es certain, que tu marches avec tes pieds, que tu digéres par ton eſtomach, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſe par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pû te donner aſſez de lumiéres, pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame?

Les premiers Philoſophes, ſoit Caldéens, ſoit Egyp-

tiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éter, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entelechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de *l'autre*; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il? avoue que tu n'en sçais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel; Non, répondent les savans; mais nous sçavons que sa nature est de penser. Et d'où le sçavez-vous? Nous le sçavons, parce qu'il pense. O savans! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande, qui la fait tomber?

Nous sçavons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord, je le crois comme vous. Nous sçavons qu'une négation, & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière; je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, posséde des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles: vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pouvez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, Ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront-là, s'ils ont la goute.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chile de se former, tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peut le savoir que par la foi. Tu est né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans sçavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqué sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisieme qu'elle est créée de toute éternité, un quatrieme qu'elle est faite, & non créée ; d'autres assûrent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation ; Elles se logent dans les animalcules séminaux crie celui-ci : Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe.

Vous avez tous tort, dit un ſurvenant, l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale ; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La derniere opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie ; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant, ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſtante*, *per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence différe de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſçavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative* ; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *materielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté, auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la maniere dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait ; comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains, quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui quelle avait à deux ans, ou à quatre-vingt ; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté ; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on vouloit rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les loix du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité

& de l'immortalité de l'ame, rien dans le décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable, que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome;
» Si après avoir eu des enfans & des petits enfans, vous » prévariquez, vous serez exterminés du pays, & réduits » à un petit nombre dans les nations.

» Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des peres » jusqu'à la troisieme & quatrieme génération.

» Honorez pere & mere afin que vous viviez long- » tems.

» Vous aurez de quoi manger sans en manquer jamais.

» Si vous suivez des dieux étrangers, vous serez dé- » truits.....

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au printems » & en automne, du froment, de l'huile, du vin, du » foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que » vous soyez saouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains, » entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes, afin que » vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajou- » ter, ni retrancher.

» S'il s'éléve un prophête qui prédise des choses pro- » digieuses, si sa prédiction est véritable, & si ce qu'il » a dit arrive, & s'il vous dit, Allons, suivons des » Dieux étrangers.... tuez-le aussi-tôt, & que tout le » peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations, » égorgez tout sans épargner un seul homme, & n'ayez » aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, comme l'ai- » gle, le grifon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent &

» dont l'ongle n'eft point fendu ; comme chameau, liévre, porc-épic, &c.

» En obfervant toutes les ordonnances, vous ferez » bénis dans la ville & dans les champs, les fruits de » votre ventre, de votre terre, de vos beftiaux feront » bénis....

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & » toutes les cérémonies, vous ferez maudits dans la » ville & dans les champs.... vous éprouverez la fami- » ne, la pauvreté, vous mourrez de misére, de froid, » de pauvreté; de fiévre; vous aurez la rogne, la gal- » le, la fiftule.... vous aurez des ulcères dans les ge- » noux, & dans les gras des jambes.

» L'étranger vous prêtera à ufure, & vous ne lui » prêterez point à ufure.... parce que vous n'aurez » pas fervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la » chair de vos fils & de vos filles, &c.

Il eft évident que dans toutes ces promeffes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot fur l'immortalité de l'ame, & fur la vie future.

Plufieurs commentateurs illuftres ont cru que Moïfe était parfaitement inftruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui croyant que fon fils avait été dévoré par les bêtes, difait dans fa douleur : *Je defcendrai avec mon fils dans la foffe, in infernum, dans l'enfer* ; c'eft-à-dire, je mourrai, puifque mon fils eft mort.

Ils le prouvent encor par des paffages d'Ifaïe & d'Ezéchiel ; mais les Hébreux aufquels parlait Moïfe, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Ifaïe, qui ne vinrent que plufieurs fiécles après.

Il eft très-inutile de difputer fur les fentimens fecrets de Moïfe. Le fait eft que dans fes loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenfes au tems préfent. S'il connaiffait la vie future, pourquoi n'a-t'il pas expreffément étalé ce grand dogme ? & s'il ne l'a pas connu,

quel étoit l'objet de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avoit annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'auroit pas été autorisée dans l'État. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premieres charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagerent en trois sectes ; les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens. L'historien Joseph, qui était Pharisien, nous apprend au livre treize de ses antiquités, que les Pharisiens croyaient la métempsicose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens, dit encor Joseph, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aërienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un trait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluye. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face & qui ne le voyait que par derrière, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cent ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes ; sont petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome,

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les Apôtres ne pénétrerent pas, chacun devait dire à son ame, Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne sçais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années, tu n'en sçaura jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Est un contract tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*; car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux ont seuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon leur dégré de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment! Quelques-uns l'ont pris pour

un régiment de Sodomites ; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pederastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

AMor omnibus idem. Il faut ici recourir au phisique, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à ta genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux éteincellent, entends ses hennissements, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relévent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que sa nature lui a destiné ; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils composent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connoissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur, la femelle jette sur la vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûte de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassements ; tout ton corps est sensible ;

tes lévres ſur-tout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce ; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rocheſter, L'amour dans un pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçû le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact, & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles.

Tous les autres ſentiments entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talents du corps & de l'eſprit ſont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpori cultu
Ut facile inſueſcat ſecum vir degere vitam.

Lucrèce *Liv. V.*

L'amour propre furtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit dans ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération !

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Meſſalines n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans les Iſles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de-là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.



Si jamais on a pû accuser la nature de méprifer fon ouvrage, de contredire fon plan, d'agir contre fes vues, c'eft dans cette occafion. Eft-ce là le meilleur des mondes poffibles? Eh quoi, fi Céfar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poffible qu'elle ne fit point mourir François I.? Non, dit-on, les chofes étaient ainfi ordonnées pour le mieux; je le veux croire, mais cela eft dur.

AMOUR

NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'eft-il pû faire qu'un vice, deftructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, foit pourtant fi naturel? il paraît être le dernier degré de la corruption, réfléchie, & cependant il eft le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il eft entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la foif des richeffes; c'eft la jeuneffe aveugle, qui par un iftinct mal démêlé fe précipite dans ce défordre au fortir de l'enfance.

Le penchant des deux fexes l'un pour l'autre fe déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Afie méridionale, ce penchant eft généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'eft une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'eft toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre efpèce, élevés enfemble, fentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inftinct, fe rejettent fur ce qui lui reffemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de fon teint, par l'éclat de fes couleurs, & par la douceur de fes yeux, reffemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; fi on l'ai-

me, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés, & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On sçait assez que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoutante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il légistateur quand il fit ces deux vers ridicules? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république; c'est comme si on accusait Théodore de Beze d'avoir prêché la pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour la jeune Candide, & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, faire dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on

appellait les amants d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerriere & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédérastie était recommandée par les loix de la Perse; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le Code des Persans; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre; que des gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays. Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola?

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantât Alexis & qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un paſſant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité Caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un Miſſionaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même ! diſait un des ſpectateurs. Renoncement à moi-même ? reprit le Faquir, Aprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable ; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour propre eſt l'inſtrument de notre conſervation, il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce ; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.



A N G E.

ANge, en Grec, *Envoyé*; on n'en ſera gueres plus inſtruit quand on ſçaura que les Perſes avaient des Péris, les Hébreux des Malacs, les Grecs leurs Demonoï.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les Dieux à ſon image. On voyait les Princes ſignifier leurs ordres par des meſſagers, donc la Divinité envoie auſſi ſes courriers; Mercure, Iris, étaient des courriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils emprunterent les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie; Michel & Gabriel, ſont nommés pour la premiere fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphael qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabel.

Dans les loix des Juifs, c'eſt-à-dire, dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des Anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi, les Sadducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs aîles ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puis qu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les Anges qui allerent chez Loth?

L'ancienne tradition Juive, ſelon Ben Maimon, admet

dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, saints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chasmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, messagers, députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim, enfans des Dieux. 9. Chérubin; Images. 10. Ychim, les animés.

L'histoire de la chûte des Anges ne se trouve point dans les livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en raporte est celui du prophète Isaïe, qui apostrophant le Roi de Babylone, s'écrie, Qu'est devenu l'exacteur des tributs? les sapins & les cedres se réjouissent de sa chûte, comment es-tu tombée du Ciel, ô Helel; étoile du matin? on a traduit cet *Helel*, par le mot Latin *Lucifer*; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui signifie phosphore & aurore, est devenu le nom du Diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chûte des Anges. Ceux qui se révolterent furent précipités des spheres qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve sous la figure du serpent & damna le genre humain. Jesu vint racheter le genre humain & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocrife de Noé, & encore y est-elle d'une maniere toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin dans sa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire second a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs, ce sont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six aîles. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites aîles au dessous

des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux aîles au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. article second, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mytologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grece, & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la somme de St. Thomas.

On ne sçait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planetes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

****

ANTROPOFAGES.

Nous avons parlé de l'amour. Il est dur de passer de gens qui se baisent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissent quelquefois de chair humaine. Juvenal raporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour ses loix, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangerent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un ouï dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux, il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes, elle me répondit très-naïvemet qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était permis de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes ; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-tems ſauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpece a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitérent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant ?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de

garçons mangés ; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême ; c'était un véritable sacrifice ; & il est ordonné au 29e. chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement ; & Moyse, comme nous avons vû, dit aux Juifs, que s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la galle, mais que les meres mangeront leurs enfans. Il est vrai que du tems d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre 39. que Dieu les fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient ils pas été Antropofages ? c'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'histoire d'Angleterre du tems de Cromwel, qu'une chandeliere de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'Anglais. Quelque-tems après un de ses chalans se plaignit à elle de ce que sa chandelle n'était plus si bonne ; Hélas ! dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faisait des chandelles avec leur suif ?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme symbole, ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux

imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus méprisable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractere, & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les tems presque inconnus, ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine, par les Assyriens, par les Perses, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la premiere, que ceux qui adoraient un bœuf, ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe, à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

JUstin le Martyr, qui écrivait vers l'an 170 de notre Ere, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangéliste, dans son dialogue avec Triphon ; ce Juif lui demande s'il ne croit pas

que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jesus ; il a prédit que les fidéles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçûe parmi les chrétiens, que ce régne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du Purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de tems, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cent lieuës, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cent lieuës de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au Chap. 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à S. Jean, quelques personnes ont recusé ce même témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que selon le récit des Apôtres, Jesus-Christ, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même S. Justin cite avec confiance les oracles des Sibylles ; de plus, il prétend avoir vû les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprêtes dans le Phare d'Egypte du tems d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait aussi le régne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que S. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à S. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du

monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel a n'a vû que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la maniere dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de S. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, grand partisan du régne de mille ans, non-seulement assûre que S. Jean a prédit cette résurrection, & ce régne de mille ans dans la ville de Jérusalem; mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vûe pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit: mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origéne, dans sa préface sur l'Evangile de S. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant S. Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisiéme siécle, dit dans un de ses fragmens conservés par Eusébe, que presque tous les Docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par S. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle; & que l'Evêque d'Ephèse qui assistait au Concile, rejettât aussi ce livre de S. Jean enterré dans Ephése.

Il était visible à tous les yeux que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baiser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le regne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sév re, dans son hif-

toire sacrée liv. 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalipse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean: ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Brétagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France le régne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ATHÉE, ATHÊISME.

AUtrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; & tout Philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'Athéïsme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige? on l'appelle Athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéïsme par un Prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmis nous à donner des farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur: » Le langage » d'Aristophane sent son misérable Charlatan; ce sont » les pointes les plus basses & les plus dégoûtantes; il » n'est pas même plaisant pour le peuple, & il est insup-» portable aux gens de jugement & d'honneur; on ne » peut souffrir son arrogance, & les gens de bien dé-» testent sa malignité.

C'est donc-là, pour le dire en passant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, ose admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poison, dont des juges infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mavais gouvernement autorisait de si infâmes licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'Auteur du livre des trois imposteurs, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand Chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussi-tôt d'Athéisme. * *Homo doctus, sed verus Athéos.* Un Jésuite, autant

* *Commentarium rerum Gallicarum*. L. 28.

au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère ; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jésuite Garasse, en un mot, trouve par-tout des *Athéistes* ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle Théodore de Bèze Athéiste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate ; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & Théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux ; *& utrum chimeræ bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'Athéïsme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée ; » Dieu est son principe & » sa fin, pere de l'une & de l'autre, & n'ayant besoin » ni de l'une, ni de l'autre ; Eternel, sans être dans le » tems ; présent par-tout sans être en aucun lieu. Il n'y » a pour lui ni passé, ni futur ; il est par-tout, & hors » de tout ; gouvernant tout, & ayant tout créé ; im» muable, infini sans parties ; son pouvoir est sa vo» lonté, &c.

Vanini se piquait de renouveller ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroès, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel ; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'Athéïsme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de Sçavans ou de Pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini ; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute qui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu

une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ses ennemis, ne manqua pas l'accuser d'être Athée enseignant l'Athéïsme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, sur la sellete, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille : Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Président Grammont qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée ; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini disoit tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Président de Grammont ? Il est évident que sur la réponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéïsme. Mais qu'arriva-t-il ? Ce malheureux Prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très-aisé, & très-commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprêtant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à

l'Athéïſme. Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ſes gages? comment aurait-il pû perſuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi ſerait-il aſſez puiſſant pour payer douze prédicateurs d'Athéïſme? Perſonne, avant le pere de Merſenne, n'avait avancé une ſi énorme abſurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires hiſtoriques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a crû ſans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ſes penſées diverſes, parle de Vanini comme d'un Athée: il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'Athées peut ſubſiſter*: il aſſûre que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ſes dialogues faits à l'imitation d'Eraſme, qu'il avait eu une maîtreſſe nommée Iſabelle. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite; mais il n'était point Athée.

Un ſiécle après ſa mort, le ſçavant la Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais Auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le Jéſuite Hardouin, plus ſçavant que Garaſſe, & non moins téméraire, accuſe d'Athéïſme, dans ſon livre *Athei detecti*, les Deſcartes, les Arnaulds, les Paſchals, les Nicoles, les Mallebranches; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de Vanini.

De tous ces faits, je paſſe à la queſtion de morale agitée par Bayle, ſavoir, *ſi une ſociété d'Athées pourrait ſubſiſter*? Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute; ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injure, la poſſibilité d'une ſociété d'Athées, ont ſoutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéïſme eſt

est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assûrement bien trompés sur le gouvernement Chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays, ils auraient vu que ces édits sont des sermons, & que par-tout il y est parlé de l'être suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même-tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'Athées ; & je ne sçais comment Mr. Bayle a pû oublier un exemple frappant qui aurait pû rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'Athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échapés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité jusqu'à la quatriéme génération ; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les Sceptiques doutaient de tout ; les Académiciens suspendaient leur jugememt sur-tout ; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvaient se mêler des affaires des hommes ; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps ; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables Athées ; car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat

Romain était donc réellement une assemblée d'Athées du tems de César & de Cicéron.

Ce grand orateur dans sa harangue pour Cluentius, dit à tout le sénat assemblé, *quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'est ce donc que la mort lui a ôté?* Rien que le sentiment des douleurs.

César, l'ami de Catilina, voulant sauver la vie de son ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons? Les vainqueurs & les législateurs de l'Univers connu, formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées?

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangéreuse que l'Athéïsme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier d'avantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangéreux, du fanatisme, ou de l'Athéïsme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'Athéïsme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire; l'Athéïsme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commetre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que

le Chancelier de l'Hôpital fût Athée, il n'a fait que de ſages loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les maſſacres de St. Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de ſon tems inondérent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spinoſa était non-ſeulement Athée, mais il enſeigna l'Athéïſme; ce ne fut pas lui aſſûrément qui eut part à l'aſſaſſinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres de Wirt en morceaux, & qui les mangea ſur le gril.

Les Athées ſont pour la plûpart des ſçavans hardis & égarés qui raiſonnens mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèſe de l'éternité des choſes, & de la néceſſité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le tems de raiſonner, & d'embraſſer un mauvais ſyſtême; ils ont autre choſe à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'eſt ainſi que vont les choſes parmi nous.

Il n'en était pas ainſi du ſénat de Rome qui était preſque tout compoſé d'Athées de théorie & de pratique, c'eſt-à-dire, qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce ſénat était une aſſemblée de philoſophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangéreux, & qui perdirent la république.

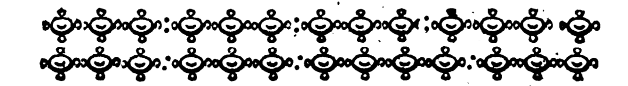
Je ne voudrais pas avoir à faire un prince Athée, qui trouverait ſon intérêt à me faire piler dans un mortier; je ſuis bien ſûr que je ſerais pilé. Je ne voudrais pas, ſi j'étais ſouverain, avoir à faire à des courtiſans Athées, dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un être ſuprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur ſoit profondément gravée dans les eſprits.

Il y a des peuples Athées, dit Bayle dans ſes penſées ſur les cométes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont

point de Dieu ; cela peut être ; mais cela ne veut pas dire qu'ils nient un Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler ; dites leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont Athées est la même imputation que si on disait qu'ils sont anti-Cartésiens, ils ne sont ni pour, ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans ; un enfant n'est ni Athée, ni Théiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'Athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géométres non philosophes ont rejetté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.



BAPTEME.

BAPTEME, mot Grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginérent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avoit de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie est encor fort en vogue. Elle passa chez les Hébreux; on y baptisait tous les étrangers qui embrassaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision; les femmes sur-tout, à qui on ne faisait pas cette opération, & qui ne la subissaient qu'en Ethiopie, étaient baptisées; c'était une régénération; cela donnait une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Voyez sur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptisa dans le Jourdain, & même il baptisa Jesus, qui pourtant ne baptisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, & Dieu attache sa grace au signe qu'il lui plaît de choisir. Le Baptême fut bientôt le premier rite & le sceau de la religion Chrétienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'est pas sûr qu'ils fussen baptisés.

On abusa de ce sacrement dans les premiers siécles du christianisme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait. Le Baptême purifie tout; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au ciel,

comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu-à-peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conserverent toujours le Baptême par immersion : les Latins vers la fin du huitiéme siécle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituerent la simple aspersion. ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à St. Cyprien Evêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arrôser tout le corps ? il répond dans sa 67 lettre, que plusieurs Eglises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catécuméne. Il fallait pour être initié avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait du nom qui répond à *parains*, afin que l'église s'assûrat de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi ; *Je parlerais du Baptême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès le second siécle, on commença à baptiser des enfans ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvûs. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encor dans cet usage. Cependant au troisieme siécle la coûtume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiere semaine étaient

damnés, selon les peres de l'église les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquieme siécle, imagina les Limbes, espéce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans mort sans Baptême, où étaient les patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvoit être baptisé avec du sable; on a répondu que non; si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

DEmandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds, sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les Philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archetipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe; Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien; Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine; il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose

le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avoit inspiré ces deux sentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre; on y joua la même piéce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

BÊTES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c.

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sçait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en sçavait avant tes leçons? Le serein à qui tu apprends un air, le répéte-t-il dans l'instant? n'employes-tu pas un temps considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vû qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'afflic-

tion & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connoissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié; ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui toutes les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas? a-t-il des nerfs pour être impassible? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sêve qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote, & après Aristote l'école Arabe, & après l'école Arabe l'école angélique, & après l'école angélique la Sorbonne, & après la Sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation; mais qui lui a donné cette sensation? c'est une ame matérielle, c'est-à-dire, que c'est

de la matière qui donne de la sensation à de la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raisonnant sur les Bêtes : leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps ; mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais sçavoir ce que sçait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? les plus grandes Bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de sçavoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se reléve, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avoit raison ; mais il devait aller plus loin.

****

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem pugnis.

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe; comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourments qui puiſſent durer toute la vie: le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor; il fait comparaître aux jeux Olimpiques la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu; chacun demande la pomme: la richeſſe dit, C'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achete tous les biens: la volupté dit, La pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir: la ſanté aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile: enfin la vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très-miſérable ſi on ſe conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable eſt très-ingénieuſe, mais elle ne réſout point la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien, c'eſt un devoir; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur; elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goute, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tiran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très-malheureux; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre eſt très-heureux. Dites que le ſage perſécuté eſt préférable à ſon inſolent perſécuteur, dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre; mais avouez que le ſage dans les fers enrage. Si le ſage n'en convient pas, il vous trompe: c'eſt un charlatan.

TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les écoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz en parafrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possibles, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq : par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le rétraédre, ou la piramide à trois faces, avec la baze égale, le cube, l'exaédre, le dodécaédre, licosaédre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une sixiéme manière.

Laissons-là le divin Platon. Leibnitz qui était assurément meilleur géométre que lui, & plus profond métaphysicien, rendit donc le service au genre humain de lui faire voir que nous devons être très-contents, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses amis : mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire dans la misére, des enfans misérables qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siécles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi

fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien, & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'Apollon ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précéde & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles ; il faut pourtant que je cite Lactance, pere de l'Eglise ; qui dans son chap. 13. de la colere de Dieu, fait parler ainsi Epicure. » Ou Dieu veut ôter le mal de ce » monde, & ne le peut ; ou il le peut, & ne le veut pas ; » ou il ne le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut » & le peut. S'il le veut & ne le peut pas, c'est impuis» sance, ce qui est contraire à la nature de Dieu ; s'il le » peut & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela est » non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le » peut, c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le » veut & le peut (ce qui seul de ces partis convient à » Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre ?

L'argument est pressant ; aussi Lactance y répond fort mal, en disant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que Dieu ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abîme dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adoptérent, comme on sçait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une

absurdité légére, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissants, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de Moliére : passez-moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siécle de l'Eglise, que Dieu avait donné notre monde à faire à ses derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussiére par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boëte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne bûvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginérent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'avisérent de manger d'une galette, au lieu de l'ambrosie qui était leur mêts naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme priérent un ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planette, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieuës d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez y au plus vîte : ils y allerent, on les

y laissa, & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable?

Je passe vîte de ce quatriéme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célébre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on trouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbury le chapitre des moralistes, vous y verrez ces paroles.

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts » de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & » si défectueuse des mains d'un être parfait? mais je nie » qu'elle soit défectueuse... sa beauté résulte des contra- » riétés, & la concorde universelle naît d'un combat per- » pétuel... Il faut que chaque être soit immolé à d'au- » tres; les végétaux aux animaux, les animaux à la » terre.... & les loix du pouvoir central & de la » gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids » & leur mouvement, ne seront point dérangés pour l'a- » mour d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par » ces mêmes loix, sera bientôt par elles réduit en poussiére.

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres: leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables; qui ne le sçait pas? vous ne nous aprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les Diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce; il y a de l'ordre partout. Quand une pier-

re ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable ; des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne ; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort., par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un méchaniſme néceſſaire ; & par le même méchaniſme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans ſa quatrieme épître ſur le tout eſt bien ; *ou s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goute, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulieres du corps & de l'ame, que vous appellez ſanté générale ; mais Shaftsburi & Bolingbroke ſe moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chrétienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planetes précipitées dans la ruine ; une boule de ſavon, ou un monde ſe former.* Voilà,

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce systême du *tout est bien*, ne représente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvû qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possible console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une riviére dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême ; aussi ne sçavons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause, N. L. *non liquet*, Cela n'est pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Elles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu sçavoir comment ton bras & ton pied obéissent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéit pas ? cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entende-

ment, & cet enfant dans l'uterus de cette femme ? Je te donne du temps pour me répondre; qu'est-ce que la matiere? tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance; les enfans les connaissent comme toi: mais cette substance, qu'est-ce au fonds? & qu'est-ce que tu as nommé *esprit*, du mot latin qui veut dire *souffle*, ne pouvant faire mieux, parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre, & dis-moi comment il se releve pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apprends-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin; je pourrais te faire un in-folio de questions, ausquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots, *Je n'en sais rien.*

Et cependant tu as pris tes dégrés, & tu es fouré, & ton bonnet l'est aussi, & on t'appelle maître. Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas!

La devise de Montagne était, *Que sai-je?* & la tienne est, *Que ne sai-je pas?*





CARACTERE.

DU mot grec *impreſſion, gravûre.* C'eſt ce que la nature a gravé dans nous ; pouvons-nous l'effacer ? grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractere que m'a donné la nature? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François I. Roi de France pour ſe plaindre d'un paſſe-droit ; le viſage du prince, le maintien reſpectueux des courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme ; il baiſſe machinalement ſes yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté ; mais ſi François I. ſe connoît en phyſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes lévres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid ; la majeſté de François I. ne fait plus ſur lui la même impreſſion ; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par ſon malheur ſe fâche, mon homme envoie promener le Roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractere ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat, commence-t'il à jouir de quelque crédit dans ſon ordre ? Il s'emporte contre un gardien, & l'aſſomme à coups de poings : eſt-il Inquiſiteur à Veniſe ? il exerce ſa charge avec inſolence : le voilà Cardinal, il eſt poſſédé *della rabbia pa-*

D 2

pale : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensevélit dans l'obscurité sa personne & son caractere ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit Pape ; ce moment rend au ressort que la politique avait plié , toute son élasticité long-tems retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des Souverains.

Naturam expellas , furca tamen ipsa redibit.

La religion , la morale , mettent un frein à la force du naturel , elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître , réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus , mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractere , c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés , mais ils sont toujours de même nature , il se couvre de nœuds & de mousse , il devient vermoulu , mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractere , on s'en donnerait un , on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie , de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poësie à celui qui manque de goût & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vûe à un aveugle né. Nous perfectionnons , nous adoucissons , nous cachons ce que la nature a mis dans nous , mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur , vous avez trop de poissons dans ce vivier , ils ne prospéreront pas ; voilà trop de bestiaux dans vos prés , l'herbe manque , ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme , & les loups la moitié de ses moutons , le reste engraisse. S'applaudira-t'il de son œconomie ? Ce campagnard , c'est toi-même ; une de tes passions a dévoré les autres , & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux Général de quatre-ving-dix ans , qui ayant rencontré de jeunes Officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colere, Messieurs , est-ce là l'exemple que je vous donne ?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUel âge a votre ami Christophe ? Vingt-huit ans ; j'ai vû son contrat de mariage, son extrait baptistere, je le connais dès son enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprends qu'on a antidaté par des raisons secrettes, & par un manége singulier, l'extrait baptistaire de Christophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en sçavent encore rien ; cependant ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous avez demandé à la terre entiere avant le tems de Copernic, le soleil s'est-il levé ? S'est-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entiere ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les sortiléges, les divinations, les obsessions, ont été long-tems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choses, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie, vient me trouver ; il n'en est encore qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est

il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir, & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingt degrés qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres, en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe; & je parierai quand on voudra, ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire Encyclopédique une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, écrit contre lui-même, voulait rire aussi. *

* Voyez l'article *Certitude*, Dict. Enciclop.

CHAINE
DES ÉVÉNEMENS.

IL y a long-tems qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchaînés les uns aux autres, par une fatalité invincible ; c'est le destin qui dans Homere est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes, déclare net qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le tems marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquit, & ne pouvait pas naître dans un autre, il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troie ; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie ; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens ; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses états ; ce nouvel ordre devait influer sur les Royaumes voisins ; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie : ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers : or il n'était pas possible que l'univers actuel existât, & n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante ; il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles

de Made. Malborough, & de Made. Masham, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V. sur le trône d'Espagne. Philippe V. prit Naples & la Sicile sur la Maison d'Autriche ; le Prince Espagnol qui est aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment son Royaume à Milady Masham, & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la Duchesse de Malborough avait été plus complaisante envers la Reine d'Angleterre ; son existence à Naples dépendait d'une sotise de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les situations de tous les peuples de l'univers, elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes, améne une partie de l'atmosphère africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à son tour envoye nos vapeurs chez les Négres ; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous ; tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siécles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres ; je l'avoue ; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur ; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; cha-

que maiſon remonte, comme on ſait, à Adam, mais dans la famille il y a bien de gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitans des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer; & les Ruſſes de Magog ſon frere cadet: on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! ſur ce pied-là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers Francfort; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprés du mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Eliſabeth, d'envoyer une armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celles du grand Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque-tems le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc, les événemens préſens ne ſont pas les enfans de tous les événemens paſſés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encor une fois, tout être a ſon pere, mais tout être n'a pas des enfans: nous en dirons peut-être d'avantage quand nous parlerons de la deſtinée.

CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA premiere fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élévent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'être suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les aparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matiere brute, à la matiere organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élévent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux bonnes gens, qui croyent voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques; après quoi viennent les Curés, les Vicaires, les simples Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, puis paraissent les Moines, & la marche est fermée par les Capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le Saint Pere & le Doyen du sacré College: ce Doyen peut devenir Pape, mais le plus parfait des génies créés par l'être suprême ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espéces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux espéces ont disparu de ce monde, quoiqu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques es-

pèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus ; mais je veux qu'elles ayent toutes subsisté, ainsi que les blancs, les négres, les caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses ; les Samoyedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourions apprivoiser, qui répondrait à nos signes & qui nous servirait ? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres ?

Par de-là l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire ? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate ; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planettes ! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus, elle est environ aussi grosse que la Terre. De-là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus ; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente ; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter. Où est la gradation prétendue ?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une, c'est certainement celle que Newton a découverte; c'est lui qui fait graviter tous les globes du monde planettaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O Platon tant admiré ! vous n'avez conté que des fables, & il est venu dans l'isle des Cassiderides, où de votre tems les hommes allaient tout nuds, un philosophe qui a enseigné à la terre des vérités aussi grandes que vos imaginations étaient puériles.

LE CIEL

DES ANCIENS.

SI un ver à soie donnait le nom de ciel au petit duvet qui entoure sa coque, il raisonnerait aussi-bien que firent tous les anciens, en donnant le nom de ciel à l'atmosphére, qui est, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ses mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux descendent toujours dans des nuages d'or chez Homére; c'est de-là que les Peintres peignent encor aujourd'hui assis sur une nuée; mais comme il était bien juste que le maître des dieux fût plus à son aise que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugérent que les dieux pouvaient avoir une citadelle aussi, & la placérent en Thessalie sur le mont Olimpe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nuës, de sorte que leur palais était de plein pied à leur ciel.

Les étoiles & les planettes qui semblent attachées à la voute bleue de notre atmosphère, devinrent ensuite les demeures des dieux ; sept d'entreux eurent chacun leur planette, les autres logérent où ils purent ; le conseil général des dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les titans, espéce d'animaux entre les dieux & les hommes, déclarérent une guerre assez juste à ces dieux-là, pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre maîtres du ciel & du château de l'Olimpe.

Neve foret terris securior arduus æther ;
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne ; cependant il est très-sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le ciel ; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à peu-près à la distance de notre globe que nous avons reconnue ; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planettes autour de cet astre ; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos ; c'est le véritable système du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de ciel ; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas ; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune ; & chaque planette place son ciel dans la planette voisine.

Si on avoit demandé à Homére dans quel ciel était allée l'ame de Sarpédon, & où était celle d'Hercule, Homére eût été bien embaraſſé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le Soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en ſçavaient rien ; ils criaient toujours *le ciel* & *la terre* ; c'eſt comme ſi on criait l'infini & un atôme. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel ; il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horiſon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans ſa planette quand cette planette était couchée, la déeſſe Vénus ne montait point alors par rapport à notre horiſon ; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des volumes immenſes pour ſçavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de ſages, mais ils ſont venus tard ; peu ont expliqué leurs penſées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand phyſicien ; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le Carteſius Mozaizans ; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matière ſubtile ; mais on ſait aſſez que Dieu qui fit de Moïſe un grand légiſlateur, un grand prophête, ne voulut point

du tout en faire un professeur de physique ; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du systême des Hébreux ; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un systême, il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en étaient inconnu ; leur seule science étais le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles ; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échapérent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au-dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisieme ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissaient pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu ; & si on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le Baron de Feneste, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces revêries des autres peuples. La plûpart des nations excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme solide ; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers ; de-là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes d'*absurdité*, & Lactance dit expressément, *Y a-t'il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds ? &c.*

St. Chrysostôme s'écrie dans sa quatorzieme homélie, *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire ?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ses institutions; *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature pourra dire à Mr. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrysostôme étaient de grands philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être un bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel, mais on avouera qu'on ne sçait pas dans quelle partie du ciel précisément.

CIRCONCISION.

LORS qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plûpart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t'il pas qu'on le croye, quand il parle de l'avanture de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour sçavoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortuë dans un pot couvert; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans; & à être compilées par des rhéteurs: mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coûtumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il, au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï dire: car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colcos en Egypte.*

Ces habitans des bords du Point-Euxin prétendaient être une Colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont

ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems : car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Parthénie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas longtems qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte ; c'est par là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très ancienne chez ces deux nations, je ne sçaurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre ; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens ; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte ; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerriére, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple ?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres ?

Clément d'Aléxandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères ; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurérent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems ; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & s'enfuirent dans le désert avec leur proye, selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif ? cela n'est pas dans la nature humaine.

Il est dit dans le livre de Josué, que les Juifs furent circoncis dans le désert. *Je vous ai délivrés de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes, & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce, n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage ?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant, mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-tems un royaume florissant, gouverné par un puissant Roi ; rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la Circoncision ne fût dès long-tems en usage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la Circoncision d'Abraham n'eut point de suite ; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or, avant Josué, les Israëlites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens ; ils les imitérent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres : l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hisope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses an-

ciens maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique Egyptienne; les Rabbins conviennent même que le mot Azazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux ayent imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu qui a sanctifié le baptême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la Circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déjà remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que sous Josué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidéles; mais les Egyptiens qui dans les premiers tems circoncisaient les garçons & les filles, cessérent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restreignirent aux prêtres, aux astrologues, & aux prophêtes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprénnent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la Circoncision.

Les Auteurs Latins qui traitent les Juifs avec un si profond mépris, qu'il les appellent, *Curtus Apella*, par dérision, *Credat Judæus Apella; Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithétes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le Mahométisme adopta l'ancienne Circoncision de l'Arabie.

C'est cette Circoncision Arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la Circoncision paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le

cou. Les prêtres de Cibéle se rendaient Eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens qui révéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginérent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légére du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre-humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CORPS.

De même que nous ne sçavons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps; nous voyons quelques propriétés, mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident? il n'y a que des corps, disaient Démocrite & Epicure; il n'y a point de corps, disaient les disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets: il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue; mais de-là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piéce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir aussi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même, & qu'ainsi il n'y a rien au mon-

dé que nos idées. De sorte, que selon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule ; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De-là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étendue, cette étendue n'existe pas ; donc il n'y a rien. Il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, De quelque étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, & des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties ; mais l'étendue n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud ; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus ; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle ; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de Berklai ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il est bon de sçavoir ce qui l'avait entraîné dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-tems, quelques conversations avec lui ; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçoit l'étendue. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à Hilas ce que c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance ? C'est le corps étendu, répond Hilas ; alors l'Evêque, sous le nom de Philonoüs, se moque de lui ; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étendue est le sujet de l'étendue, & qu'il a dit une sottise, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'existe pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire seulement à Hilas, Nous ne sçavons rien sur le fonds de ce sujet, de cette substance étendue, solide, divisible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le sujet pensant, sentant & voulant; mais ce sujet n'en existe pas moins, puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous sommes tous comme la plûpart des Dames de Paris; elles font grande chère sans sçavoir ce qui entre dans les ragoûts; de même nous jouissons des corps, sans sçavoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps? de parties, & ces parties se résolvent en d'autres parties. Que sont ces dernieres parties? Toujours des corps; vous divisez sans cesse, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédiens, dont aucun n'est un tableau, & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce systême ne laisse pas d'avoir son bon; & s'il était révélé, je le croirais très-possible; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métempsicose continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce systême en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaison des atômes, les formes substantielles, la grace versatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans

nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois, c'est un zèle très louable, mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un Capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur persuader qu'ils sont de nouveaux nobles, comme les secrétaires du Roi, & les accuser d'être idolâtres, parce qu'ils auraient trouvé dans ce château deux ou trois statues de connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect?

Le célébre Wolf, professeur de mathématique dans l'université de Halle, prononça un jour un très bon discours, à la louange de la philosophie Chinoise; il loua cette ancienne espece d'hommes, qui différe de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette justice aux Empereurs de la Chine, au Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espece différente.

Il faut sçavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de Théologie nommé L'Ange, qui n'attirait personne; cet homme au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philosophes de Pékin, donc Wolf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleur syllogismes. Cet argument de l'Ange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dileme en forme au mathématicien; ce dileme lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au

Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour sçavoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fohi empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans avant notre ère vulgaire ? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour sçavoir quel fut au douzieme siecle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en raporter à moi qui ai les archives entre mes mains ? Il en est de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine ; il faut s'en raporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze princes qui régnerent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande si une nation assemblée, qui a des loix & des princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité ? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'emploie à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le Jésuite Pétau, par une belle suputation, donne à la terre, 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en suposer à présent. Les Cumberlans & les Wistons ont fait des calculs aussi comiques ; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les régistres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient apris combien peu le genre humain se multiplie, & qu'il diminue très souvent, au lieu d'augmenter.

Laissons donc, nous qui sommes d'hier, nous descendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées sauvages, laissons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Cessons surtout d'apeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dekan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la constitution de leur empire est à la vérité la meilleure qui soit au monde, la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans); la seule dans laquelle un gouverneur de province soit puni, quand en sortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la seule qui ait institué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix se bornent à punir le crime; la seule qui ait fait adopter ses loix à ses vainqueurs, tandis que nous sommes encore sujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit peuple gouverné par des bonzes, est aussi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainsi que chez nous; que dans les sciences, les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cent ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux talismans, à l'astrologie judiciaire, comme nous y avons crû longtemps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre maniere de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, & de toutes les expériences de Torricellis, & d'Otqgueric, tout comme nous le fumes lors que nous vimes ces amusemens de physique pour la premiere fois; ajoutons que leurs médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorsque nous ne sçavions pas lire, ne sussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATECHISME CHINOIS,

OU

Entretiens de Cu-su, *disciple de* Confutzée, *avec le Prince* Kou, *fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois* Gnen-van, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

Traduit en Latin par le Pere Fouquet, *ci-devant exjésuite. Le manuscrit est dans la bibliothéque du Vatican, numero* 42759.

KOU.

QUe dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai, mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planetes!

CU-SU.

Les planetes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme sotise ; * il n'y a point de ciel ; chaque planete est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planetes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel ; c'est comme si nous disions. Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute;il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre,nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliasses d'univers, parmi lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatrieme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

* Voyez l'article du *Ciel*.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à quinze cent mille millions de L. de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet ; ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? Qui fait des loix, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel ?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le Roi votre pere. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre ; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être là ; je vois qu'il eſt, mais je ne ſçais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſçavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc par-tout ? il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la divinité ?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière ; est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du sable, & rien de plus ; tout est en Dieu, sans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. Dieu n'est pas comme l'Empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoye ses ordres par des Kolao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace, & tous ses ouvrages, & puisqu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'Etre suprême ?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Mais la secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni santé, ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu, ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mere, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteste la secte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juste & de l'in-

juste ! on est souvent bien incertain. Quel homme sçait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu ? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal ? quelle régle me donnerez-vous pour les discerner ?

CU-SU.

Celles de Confutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vêcu, traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vêcu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu qui est en eux leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

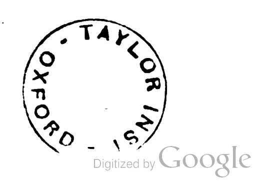
TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, Cu-su. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance, rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus ? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée ? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière explicable dont l'être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurement les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle force active ; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, de la mémoire, de la raison ; mais ces passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui ayent une existence particuliere ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est Dieu.

Si l'ame * humaine était une petite personne renfer-

* Voyez l'article *Ame*.



mée dans notre corps qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planettes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus; que serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avouë, une étrange occupation pour le maître du monde; & non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les pucês,
pour

pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.
Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes; il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous sçavez qu'une pensée n'est point matière, vous sçavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort? oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame? non sans doute; & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejetter un systême si beau & si nécessaire au genre humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embrasser ce systême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis trop frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même? à quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en

mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous ; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté, vous êtes libre, c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous sçavez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain ?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême ? Vous sçavez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle ; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq King ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs peres, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encor développée chez ce pauvre peuple, elle le sera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir ? Dieu vous a donné la raison, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompensé, ou puni, quand je ne serai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne ? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'est-à-dire, que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tirannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à Dieu, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne ; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme ?

KOU.

Eh bien soit, je me rends; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de Dieu m'embarasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les Empereurs Chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes Roi & Pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prieres, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prieres, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que *la montagne du Chang ti est une montagne grasse*, & *qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil, & sécher la Lune, ce galimatias sera-t'il agréable à l'Etre Suprême, utile à mes sujets & à moi-même?

Je ne peux sur-tout souffrir la démence des sectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzé que sa mere conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement univer-

sel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il nâquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour pere un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait sur-tout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un Roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse ? Vous sçavez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous sçavez ce qui arriva à Daon sixième Roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans.

KOU.

Non, je n'en sçais rien, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les Prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les Théologiens, pour sçavoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommuniérent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs qui assistérent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avoit mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux Docteurs. Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue, & sûrement il a des œufs. Le Roi commanda qu'on ouvrît le brochet qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité; & le brochet fut mangé par le Roi & par ses Satrapes, au grand contentement des Théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les docteurs du parti contraire; on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurérent que c'étoit-là le Dieu Oannès, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeuné, le bon Roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner, ils en mangérent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre ci-

vile finit, chacun bénit le bon Roi Daon; & les citoyens depuis ce tems firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le Roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiere occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des Fo & des brochets.

Je sçais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits dieux & de petits Talapoins qui font descendre la lune dans le decours, & qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai, que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! Quelle honte pour l'esprit humain, que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Borneo? Abandonnerait-il le reste de l'Univers? Mon cher Cu-su, il est le pere de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet: le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre, est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand Empereur Hiao.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez Roi?

KOU.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantise. Vous embellirez les grands chemins, vous creuserez des canaux, vous éléverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenserez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste, ce sont là autant de devoirs.

C U - S U.

Vous pensez en véritable Roi ; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bien-tôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

K O U.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems destiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des sept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît sur-tout un grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre des eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien sçavoir si le Chang-ti se plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante Hongres ?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point ; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante maniere d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singuliere façon de servir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama nommé *Stelca isant Erepi*, voulait dire *que tout*

Prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son tems. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au Royaume de Lou.

C U-S U.

Oh! le bon Prince que nous aurons là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

K O U.

J'en ai déjà, & de bons qui m'avertissent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste Erueil, & même que les sachets du grand Ranoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C U-S U.

Gardez-vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystere, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule, il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

K O U.

Aimer ses ennemis! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U-S U.

Comment l'entendez-vous?

K O U.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'a-

prentissage de la guerre sous le Prince de Décon contre le Prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était blessé, & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frere ; nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

CU-SU.

Je suis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils sçavent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres.

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans ; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle ? nommez la vîte, je tâcherai de la ranimer.

C U-S U.

C'est l'hospitalité, cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maisons pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé pour toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes, ils vendent cher cet accueil infâme, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croyent au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

K O U.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

C U-S U.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée eſt ſage & ſaint ! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire ; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſieme.

Reconnaîs les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'occident pourraient-ils oppoſer à une morale ſi pure ? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lû tout ce que Confutzée & les ſages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité ; mais il me ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez.

CU-SU.

J'obéïrai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que de la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon Médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſçait d'avantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſçavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire acroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection, elle eſt le correctif de l'amour-propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des Sophiſtes, & des illuſions des faux Prophêtes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-

volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivérent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécile & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province : c'est un blasphême. Quoi ? la lumiére du soleil éclaire tous les yeux, & la lumiére de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle sottise ! La divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne Prince. J'ai été votre Docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne sçavaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Canusi qui sont les grands cuisinier de notre isle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données par l'amour de Dieu. De plus chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait

pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prennait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque plainte finissait par payer un peu d'avantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos Canusi, autrement Pauxcospies ; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre Daïri & nos Canisi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde ; nos Canisi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siécles. Nos canusi voulaient envain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous régarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera d'avantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts ; mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien long-tems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premierement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine, ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui sçavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guères avec ces gens-là.

LE JAPONOIS.

Non ; il y a ensuite les Pispates, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un tems considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres Canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine patisserie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus sçavans que ceux des Pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des Canusi, qu'on appelle communément Pauxcospie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terlu, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batistanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliére. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandiére? il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de blomb; ainsi on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas Canusi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Diestes; ceux-là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque priére à Dieu, avant ou après le diner, & même simplement avant le déjeuner, & que vous soyez honnêtes-gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluch & de Vincal, & de Memnon, &c. il est bon seulement que nos Diestes avouent que nos Canusi sont très-savans en cuisine, & que sur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du Roi des saucisses pour lesquelles le Roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus, & punis sur le champ sans rémission; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier Japonois qui a écrit dans la langue sacrée, *Suti raho, cus flat, natis in usum lætitiæ sciphis pugnare traçum est*: ce qui veut dire, Le dîner est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous; notre liberté est affermie sous nos Taicosema; nos richesses augmentent; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce poëte Indien Recina, si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé la grace, & non les graces.

Le Japon où jadis brilla tant de lumiére,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumiére? que ſi on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini; que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions matématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques. *

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

* NB. *Cet Indien Recina ſur la foi des rêveurs de ſon païs, a cru qu'on ne pouvoit faire de bonnes ſauſſes que quand Brama par une volonté toute particulière enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris; qu'il y avait un nombre infini de cuiſiniers auxquels il était impoſſible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réuſſir, & que Brama lui en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité inconteſtable cette ſentence Japonoiſe.*

God naver acts by partial will, but by general Laws.



CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

OH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne?

TEOTIME.

Oui; on me donne une petite paroiſſe, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger ſoixante & dix mille ames, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui ſe ſont chargés de ces diſtricts immenſes. Je ne me ſens pas capable d'une telle adminiſtration; un grand troupeau m'effraie, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié aſſez de juriſprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroiſſiens de ſe ruiner en procès. Je ſçais aſſez de médecine pour leur indiquer des remèdes ſimples quand ils ſeront malades. J'ai aſſez de connaiſſance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conſeils utiles. Le Seigneur du lieu & ſa femme ſont d'honnêtes gens qui ne ſont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai aſſez heureux, & qu'on ne ſera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme? ce ſerait une grande conſolation; il ſerait doux après avoir prôné, chanté, confeſſé, communié, baptiſé, enterré, de trouver dans ſon logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait ſoin de votre linge & de votre perſonne, qui vous égayerait dans la ſanté, qui vous ſoignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ſerait utile à l'état. Je vous plains

vous qui ſervez les hommes, d'être privé d'une conſolation ſi néceſſaire aux hommes.

TEOTIME.

L'Egliſe Grecque a grand ſoin d'encourager les Curés au mariage; l'Egliſe Anglicane & les Proteſtans ont la même ſageſſe; l'Egliſe Latine a une ſageſſe contraire; il faut m'y ſoumettre. Peut-être aujourd'hui que l'eſprit philoſophique a fait tant de progrès, un Concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le Concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux loix préſentes; il en coûte beaucoup, je le ſçais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y ſont ſoumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes ſçavant, & vous avez une éloquence ſage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

TEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverſe; Dieu me préſerve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on réſiſte, la ſuffiſante qui ne ſuffit pas; d'examiner ſi les Anges qui mangérent avec Abraham & avec Loth avaient un corps, ou s'ils firent ſemblant de manger; il y a mille choſes que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être; mais je ne ferai point de Théologiens, & je le ſerai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon Curé! Je veux acheter une maiſon de campagne dans votre paroiſſe. Dites-moi, je vous prie, comment vous en uſerez dans la confeſſion?

TEOTIME.

La confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on ſe confeſſait dans la célébration de tous les anciens miſtères; nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique; elle eſt très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à par-

donner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvéniens. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les Moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre Suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous?

TEOTIME.

Non; il y a des rituels où l'on excommunie les sauterelles, les sorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Eglise aux sauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de sorciers: & à l'égard des comédiens, comme ils sont pensionnés par le Roi, & autorisés par le Magistrat, je me garderai bien de les diffâmer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le Misantrope, Athalie & d'autres piéces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces piéces, par des jeunes personnes qui ont du talent: ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile; & je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens, & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarasse. Comment ferez-vous pour empêcher les païsans de s'enyvrer les jours de fêtes? c'est

là leur grande maniere de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide, la tête panchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-dessous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles sanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre des scènes affreuses, qui sont la honte de l'espèce humaine ; il le faut avouer, l'état perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre Paroisse un abus si exécrable ?

TEOTIME.

Mon parti est pris ; je leur permettrai, je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le service divin que je ferai de très-bonne heure. C'est l'oisiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail est nécessaire à l'état. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte est bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de piéces de dix sous que l'état perd en main d'œuvre. Or, certainement Dieu n'a jamais ordonné ni cette perte, ni l'yvrognerie.

ARISTON.

Ainsi vous concilierez la priere & le travail. Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous servirez Dieu & le prochain, mais dans les disputes ecclésiastiques, quel parti prendrez-vous ?

TEOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon Curé ! le bon Curé !

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

PLusieurs savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'Historien Joseph aucune trace de Jesus-Christ, car tout le monde convient aujourd'hui que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. Le pere de Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jesus. Joseph était de race sacerdotale, parent de la Reine Mariamne, femme d'Hérode ; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce Prince ; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie, ni de la mort de Jesus ; & cet Historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un Roi des Juifs. Le Calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur ; phénoméne éclatant qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un Historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encore le silence sur les ténébres qui couvrirent toute la terre en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur; sur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des justes qui ressusciterent.

Les Savans ne cessent de témoigner leur surprise de

voir qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'Empire de Tibére, sous les yeux d'un Gouverneur Romain & d'une garnison Romaine qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat un détail circonstancié du plus miaaculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténébres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines aient été écrites par des mains profanes.

Les mêmes Savans trouvent encore quelques difficultés dans l'Histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans S. Mathieu, Jésus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire des Hébreux de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Messie, ni de son tems ; mais on trouve dans l'histoire du siége de Jérusalem par Joseph, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du Temple, par la faction des Zelotes. C'est au chap. 19. du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon S. Mathieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette espece s'évanouissent, dès qu'on considére la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voies sont en tout différentes des nôtres.

Les savans aussi se sont fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jesus-Christ. S. Mathieu donne pour pere à Joseph, Jacob ; à Jacob, Matam ; à Matam, Eléazar. S. Luc au contraire, dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Mattat, Mattat de Lévi, Lévi de Janna, &c.

Ils forment encore des difficultés sur ce que Jesus n'est

point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élévent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant S. Augustin, S. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mystique, un sens allégorique : comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues, quand ce n'était pas le tems des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons, à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déja échauffés. Mais toutes ces critiques des savans sont confondues par la foi qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premiérement, Jesus nâquit sous la Loi Mosaïque ; il fut circoncis suivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le mystere de son Incarnation ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une Vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient, mais il ne baptisa jamais personne ; il ne parla point des sept Sacremens ; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le S. Esprit procédait du Pere & du Fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés ; il voulut que ces grands mysteres fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems, par ceux qui seraient éclairés des lumieres du S. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses peres ; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa Sainte Eglise établie par lui fit tout le reste.

Joseph au chap. XII. de son histoire, parle d'une secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent*, dit-il, *les maux de la terre*;

ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préférent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vû briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défendues.

Il paraît que ce portrait tombe sur les Judaïtes, & non pas sur les Esséniens. Car voici les paroles de Joseph. *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entiérement différente des trois autres*, c. à d. *des Sadducéens, des Pharisiens & des Esseniens.* Il continue & dit : *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice* ; le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoiqu'il en soit, on connut ces Judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une société différente des Esséniens & des Judaïtes ; ils ressemblaient aux Gymnosophistes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour celeste qui les jette dans l'enthousiasme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte nâquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des Apôtres (ch. 19.) que Paul en rencontra plusieurs à Ephése ; il leur dit : *Avez-vous reçu le S. Esprit ?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un S. Esprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premieres années qui suivirent la mort de Jesus, sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les disciples de Jean, & les disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les Fidéles eurent le nom de Chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre Ere vulgaire; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de freres, de Saints, ou de fidéles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers Fidéles furent des hommes obscurs, ils travaillerent tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. S. Pierre ressuscita la coûturiere Dorcas qui faisait les robes des freres. L'assemblée des Fidéles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des Apôtres.

Les Fidéles se repandirent secrettement en Gréce, & quelques-uns allérent de-là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une Synagogue. Ils ne se séparérent point d'abord des Juifs; ils garderent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'Apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un pere Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite Ville de Listre. Mais Tite son autre disciple ne voulut point se soumettre à la Circoncision. Les freres disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où Paul essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le Temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la Loi Mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'Apôtre Jacques proposa à l'Apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le Temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser : *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. 21. Act. des Apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la Loi de Moyse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'héréſie ; & ſon procés criminel dura long-tems ; mais on voit évidemment par les accuſations même intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites judaïques.

Il dit à Feſtus ces propres paroles (chap. 25. des Actes :) *Je n'ai péché ni contre la Loi Juive, ni contre le Temple.*

Les Apôtres annonçaient Jeſus-Chriſt comme Juif, Obſervateur de la Loi Juive, Envoyé de Dieu pour la faire obſerver.

La Circonciſion eſt utile, dit l'Apôtre Paul, (2e. Epit. aux Rom.) ſi vous obſervez la loi, mais ſi vous la violez, votre circonciſion devient prépuce. Si un incirconcis garde la Loi, il ſera comme circoncis. Le vrai Juif eſt celui qui eſt Juif intérieurement.

Quand cet Apôtre parle de Jeſus-Chriſt dans ſes Epîtres, il ne révéle point le myſtere ineffable de ſa conſubſtantialité avec Dieu ; nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epit. aux Rom.) de la colere de Dieu ; le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt. — La mort a régné par le péché d'un ſeul homme , les juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Chriſt. Et au chap. 16. A Dieu qui eſt le ſeul Sage, honneur & gloire par Jeſus-Chriſt. — Vous êtes à Jeſus-Chriſt , & Jeſus-Chriſt à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et (1e. aux Cor. chap. 15. ℣. 27.) Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'Epître aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs, ayez les mêmes ſentimens que Chriſt Jeſus qui étant dans l'empreinte de Dieu , n'a point crû ſa proie de s'égaler à Dieu.* Ce paſſage paraît très-bien appro-

fondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des Eglises de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modestie de quelques fidéles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de Martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jesus-Christ, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas crû sa proie la qualité d'égal à Dieu.* Origéne dit aussi dans son commentaire sur Jean : La grandeur de Jesus a plus éclaté quand il s'est humilié, *que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu.* En effet l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait ; *Croyez les autres supérieurs à vous : imitez Jesus qui n'a pas crû que c'était une proie, une usurpation de s'égaler à Dieu ?* Ce serait véritablement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des Apôtres fondaït ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les Apôtres Pierre, Jacques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'Apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la Loi, ni la distinction des viandes ; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu, & qui ne ruminaient pas ; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés, S. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la Loi Mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais S. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résisterai, dit-il, à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates, chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de S. Paul, qu'ayant été d'abord persécnteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sa

crifier dans le Temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. S. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa premiere homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux Avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients; il dit que Pierre Céphas étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils aux Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais S. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'Epître à Jérôme, *qu'un aussi grand homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii....*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoiqu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre Ere, que les Chrétiens commencerent à se séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des Synagogues répandues à Rome, en Gréce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéïsme par leurs freres Juifs qui les excommuniaient dans leurs Synagogues trois fois les jours du sabbath. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs Eglises se formerent, & la séparation devint entiere entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siécle; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le Sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accréditées dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes, n'avaient nulle foi

à ces myſtères ; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur impoſait la néceſſité de ſe conformer en apparence à ſon culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux myſtères d'Eleuſine. La connoiſſance d'un ſeul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes myſtérieuſes & magnifiques. Il faut avouer que les priéres & les himnes qui nous ſont reſtés de ces myſtères, ſont ce que le paganiſme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chétiens qui n'adoraient auſſi qu'un ſeul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir pluſieurs gentils. Quelques philoſophes de la ſecte de Platon devinrent chrétiens. C'eſt pourquoi les peres de l'égliſe des trois premiers ſiécles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconſidéré de quelques-uns ne nuiſit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Juſtin l'un des premiers peres, d'avoir dit dans ſon commentaire ſur Iſaïe, que les ſaints jouirent dans un régne de mille ans ſur la terre, de tous les biens ſenſuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans ſon apologie du Chriſtianiſme, que Dieu ayant fait la terre, en laiſſa le ſoin aux anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui ſont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres peres, pour avoir ſuppoſé des oracles des ſibylles. Il prétendait que la ſibylle Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha auſſi aux premiers chrétiens la ſuppoſition de quelques vers acroſtiches d'une ancienne ſibylle, leſquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jeſus-Chriſt, chacune dans leur ordre.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas ſelon la ſcience, n'empêcha pas l'égliſe de faire les progrès que Dieu lui deſtinait. Les chrétiens célébrerent d'abord

leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit ; de là leur vint le titre de lucifugaces (selon Minutius Félix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siécles chez les gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens; mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup ; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. St. Paul dans sa 1e. aux Corinthiens nous aprend que les freres, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophêtes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent, & que si quelqu'un pendant ce temps là avait une révélation, le prophête qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'église primitive que se fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église excepté aux femmes ; ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe qui se célébre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir ; ces usages changerent à mesure que l'église se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

St. Jérome & Eusebe raportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques ; les anciens de la societé, Presbiteroi, les prêtres, les servans, ou diacres ; les Pistoi, croyans, initiés ; c'est-à-dire, les batizés, qui avaient part aux soupers des Agapes, & les Catécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres ; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertulien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siécles. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils ; ils ne les confiaient qu'aux initiés ; il n'était pas même permis

mis aux catécumenes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origene dans son traité contre Celse, avoue au nombre 133. qu'Antinous divinisé par l'Empereur Adrian faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertulien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t il une démonstration plus claire?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent. Il chasse les démons par la puissance de Belzébuth. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques; (Joseph raporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les peres de l'église rendent témoignage à la magie. St. Justin avoue dans son apologétique au livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait*

H

bientôt en les faisant paraître. Irenée, Clément Aléxandrin, Tertulien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'éleverent contre le culte de l'empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, surtout, les persécuterent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privileges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à de cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célébres martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne sçait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martire raporte qu'on lui trouva le nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur, en caractères d'or; & c'est de là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martire; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encore très remarquable, c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment

qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. Origene dans ſon livre trois contre Celſe, dit, *On peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon égliſe, que malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiécle, 16. dans le ſecond, & 30. dans le troiſieme; c. à d. des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnerent les chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Dénis d'Aléxandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici.

» Dénis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Cheremon, » ayant été introduits à l'audience, le préfet Emilien leur » a dit: Vous avez pû connaître par les entretiens que » j'ai eus avec vous, & par tout ce que je vous en ai » écrit, combien nos princes ont témoigné de bonté à » votre égard; je veux bien encore vous le redire: ils » font dépendre votre conſervation & votre ſalut de » vous-mêmes, & votre deſtinée eſt entre vos mains; » ils ne demandent de vous qu'une ſeule choſe, que la » raiſon exige de toute perſonne raiſonnable, c'eſt que » vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, & » que vous abandonniez cet autre culte ſi contraire à la » nature & au bon ſens.

» Dénis a répondu: Chacun n'a pas les mêmes dieux, » & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

» Le préfet Emilien a repris: Je vois bien que vous » êtes des ingrats, qui abuſez des bontés que les Empe- » reurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas » davantage dans cette ville, & je vous envoie à Ce- » phro dans le fond de la Lybie; ce ſera là le lieu de

» votre bannissement, selon l'ordre que j'en ai reçu de
» nos Empereurs : au reste, ne pensez pas y tenir vos
» assemblées, ni aller faire vos prieres dans ces lieux que
» vous nommez des cimetieres, cela vous est absolu-
» ment défendu, & je ne le permettrai à personne.

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des ministres, ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques Romains ; & il y a eu des occasions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix romaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur ; Dioclétien dont la premiere année de régne est encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs Chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il souffrit même que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église, élevée vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en piéces l'édit de l'Empereur, & de-là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cent personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de Martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre

sainte religion, par un mêlange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St. Benoît sur Loire, ou d'un couvent de Célestins de Paris, conforme à un manuscrit des Feuillans, pour que cet acte soit autentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qui porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romanus avait obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Asclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs présents à ce spectacle se moquerent du jeune St. Romanus, & reprocherent aux Chrétiens que leur Dieu les laissât brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Misac & Abdenago de la fournaise; qu'aussi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'Empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussi-tôt le jeune homme qui était bégue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné qu'on parlât si bien sans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusébe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette derniere persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bien-tôt pour reparaître ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies de Chrétiens. Le César Constance Clore

les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'est la mere de Constantin, connue sous le nom de Ste. Héléne ; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292. quand il épousa la fille de Maximien Hercule ; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son église. Constance Clore mourut en 306 à York en Angleterre, dans un temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empi.e. Constantin eut la confiance de se faire élire à York par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plûpart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat & des armées, pût prévaloir ; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collégues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Gréce. Cependant les Tauroboles étaient en usage ; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pû trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Osius Evêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il [illegible]t jamais que catécumène, & réserva son baptême p[illegible] le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314. avant que Constantin résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maximien dans l'Oronte ; il égorgerent tous ses parents ; ils massacrerent dans l'Egypte & dans la Palestine, les Magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance ; mais Dieu qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel présida Ozius. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de Jesus-Christ : les uns se prévalaient de l'opinion d'Origènes, qui dit au chap. 6. contre Celse, *Nous présentons nos prieres à Dieu par Jesus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature incréée, qui nous apporte la grace de son Pere, & présente nos prieres au grand Dieu en qualité de notre Pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de Saint Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient sur-tout sur ces paroles de Jesus-Christ, *Mon Pere est plus grand que moi* ; & ils regardaient Jesus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'être suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient ortodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jesus, comme celui-ci : *Mon Pere & moi, nous sommes la même cho-*

se; paroles que les adversaires interprêtaient comme si-gnifiant, *mon Pere & moi avo*[illegible] *même dessein, la même volonté; je n'ai point d'autres* [illegible] *que ceux de mon Pere.* Alexandre, Evêque d'Alexan[illegible], & après lui Athanase, étaient à la tête des ortodoxes, & Eusébe Evêque de Nicomédie avec dix-sept autres Evêques, le prêtre Arius & plusieurs autres Prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 Evêques, contre dix-huit: *Jesus est Fils unique de Dieu, engendré du Pere, c. à d. de la substance du Pere, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au Pere; nous croyons aussi au St Esprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les Evêques l'emportaient sur les simples Prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux Patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandie en Arabe. Arius fut exilé par Constantin, mais Atanase le fut aussi bien-tôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce Prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça sa priere. Arius mourut en allant à l'Eglise en 330. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre Arien, & mourut entre les bras du chef des Ariens Eusébe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Atanase & ceux d'Eusébe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vi-*

vifiant, qui procéde du Pere, & qu'il eſt adoré & glorifié avec le Pere & le Fils.

Ce ne fut que vers le neuviéme ſiécle que l'Egliſe Latine ſtatua par degrés que le St. Eſprit procéde du Pere & du Fils.

En 431. le 3e. concile général tenu à Ephèſe décida que Marie était véritablement mere de Dieu, & que Jeſus avait deux natures & une perſonne. Neſtorius Evêque de Conſtantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mere du Chriſt, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encor confirmées par le concile de Calcédoine.

Je paſſerai légérement ſur les ſiécles ſuivants qui ſont aſſez connus. Malheureuſement, il n'y eut aucune de ces diſputes qui ne cauſât des guerres, & l'Egliſe fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidéles, que les Grecs & les Latins rompirent ſans retour au neuviéme ſiécle; il permit encor qu'en occident il y eût 29 ſchiſmes ſanglants pour la chaire de Rome.

Cependant l'Egliſe Grecque preſque toute entiere, & toute l'Egliſe d'Afrique devinrent eſclaves ſous les Arabes & enſuite ſous les Turcs, qui élevérent la religion Mahométane ſur les ruines de la Chrétienne; l'Egliſe Romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang par plus de ſix cent ans de diſcorde, entre l'empire d'occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puiſſante. Les Evêques, les Abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les Papes acquirent peu à peu la domination abſolue dans Rome & dans un pays de cent lieuës. Ainſi Dieu éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles & par la ſplendeur.

Cette Egliſe Latine perdit au ſeiziéme ſiécle la moitié de l'Allemagne, le Dannemark, la Suéde, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la Suiſſe, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de ſujets.

La providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam,

l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Gréce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie & des autres états perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier, qui porta le St. Evangile aux Indes orientales & au Japon, quand les Portugais y allerent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R.P. Ribadeneira, dans sa fleur des Saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques Romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son ivraye au milieu du bon grain. Les Chrétiens formérent une conjuration suivie d'une guerre civile dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une maniere moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pekin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'Astronomie, de fondre du canon, & d'être Mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisérent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes Américaines non domp-

tées, toutes les terres Auſtrales, qui ſont une cinquiéme partie du globe, ſont demeurées la proye du démon, pour vérifier cette ſainte parole : *il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élûs* ; s'il y a environ ſeize cent millions d'hommes ſur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la ſainte Egliſe Romaine catholique univerſelle en poſſéde à peu-près ſoixante millions, ce qui fait plus de la deux cent trentiéme partie des habitans du monde connu.

CONVULSIONS.

ON danſa vers l'an 1724. ſur le Cimetière de St. Médard ; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanſon de Mad. la Ducheſſe du Maine ;

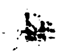
Un décroteur à la royale.
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulſions miraculeuſes, comme on ſçait, continuérent juſqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetière.

De par le roi défenſe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jéſuites, comme on le ſçait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuiſé les graces de la compagnie à reſſuſciter neuf morts de compte fait, s'aviſérent, pour balancer le crédit des Janſéniſtes, de faire graver une eſtampe de Jeſus-Chriſt habillé en Jéſuite. Un plaiſant du parti Janſéniſte, comme on le ſçait encore, mit au bas de l'eſtampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces Moines ingénieux ;



Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime!

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jesus-Christ n'avait pu prendre l'habit de Jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirérent le monde à leur préau. Le Conseiller au Parlement, Carré de Mongeron, alla présenter au Roi un recueil *in*-4°. de tous ces miracles, attestés par mille témoins; il fut mis, comme de raison, dans un château, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions; les miracles se perpétuérent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur Rose, sœur Illuminée, sœur Promise, sœur Confite; elles se faisaient fouëtter, sans qu'il y parût le lendemain; on leur donnait des coups de buches sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brûlassent; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs, & par les crucifier. Un fameux Théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix: tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des loix, & contre..... & contre..... & contre..... & contre..... Et nous oserons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Négres!

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de Scoliastes, qui restitue mal un mot d'un ancien Auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'histoire & de la philosophie ancienne.

J'ai en vûe les critiques qui tiennent à la satyre.

Un amateur des lettres lisait un jour le Tasse avec moi ; il tomba sur cette stance.

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco suon della tartarea tromba,
Treman le spazioze atre cavarne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne strindendo cosi dalle superne
Regioni del cielo il fulgor piomba;
Ne si scossa giamai trema la terra,
Quando i vapori in sen gravida serra.

Il lût ensuite au hazard plusieurs stances de cette force & de cette harmonie. Ah! c'est donc-là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant! c'est donc ainsi qu'il veut rabaisser un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait seize cent ans auparavant, & qui eût lui-même rendu justice au Tasse?

Consolez-vous, lui dis-je, prenons les Opéras de Quinaut: nous trouvâmes à l'ouverture du livre de quoi nous mettre en colere contre la critique; l'admirable poëme d'Armide se présenta, nous trouvâmes ces mots.

SIDONIE.

La haine est affreuse & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible;
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la piéce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut; Eh bien, dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'Ecrivain le plus méprisable; il persuada même à Louis XIV. que cet Ecrivain gracieux, touchant, pathétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du Musicien Lully. Je conçois cela très-aisément, me répondit mon ami; Boileau n'était pas jaloux du Musicien, il l'était du Poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme, qui pour rimer à un vers qui finissait en *aut*, dénigrait tantôt *Boursaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, selon qu'il était bien ou mal avec ces Messieurs-là?

Mais pour ne pas laisser refroidir votre zèle contre l'injustice, mettez seulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par qui Perraut s'est immortalisé: cet habile homme était frere d'un Académicien très-sçavant avec qui Boileau avait eu quelque dispute; en voilà assez pour être traité d'Architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en soupirant, la nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully dans ses Mémoires, trouve le Cardinal d'Ossat, & le Sécretaire de Villeroi, de mauvais Ministres; Louvois faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand Colbert; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je, c'est une sottise qui n'est guères attachée qu'à la littérature, à la chicane, & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'est Lamotte, qui a fait de très-belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas cette contrainte extrême

La prive du vice qu'elle aime ;
Pour fuïr la honte qu'elle hait.
Sa sévérité n'est que faste ,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

❀

Envain ce sévère stoïque
Sous mille défauts abattu
Se vante d'une ame héroïque
Toute vouée à la vertu.
Ce n'est point la vertu qu'il aime ;
Mais son cœur yvre de lui-même
Voudrait usurper les autels ;
Et par sa sagesse frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

❀

Les champs de Pharsale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs ,
L'un & l'autre digne modéle
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le succès a fait leur gloire ;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux ,
Alexandre aux yeux du vulgaire ,
N'aurait été qu'un téméraire ,
Et César qu'un séditieux.

Cet Auteur , dit-il , était un sage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philosophie. S'il avait toujours écrit de pareilles stances , il serait le premier des Poëtes liriques ; cependant c'est lorsqu'il donnait ces beaux morceaux , que l'un de ses contemporains l'appellait

Certain oison gibier de basse-cour :

Il dit de Lamotte en un autre endroit :

De ses discours l'ennuyeuse beauté.

Il dit dans un autre :

...... Je n'y vois qu'un défaut.
C'est que l'Auteur les devait faire en prose.
Ces Odes-là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit par-tout, il lui reproche par-tout la sécheresse, & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même censeur qui jugeait Lamotte en maître, & qui le décriait en ennemi ? Lisez.

Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embellissent ;
Tous les talens qui l'annoblissent
Sont en lui, mais non pas à lui.

❀

Il n'est rien que le tems n'absorbe, ne dévore ;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non avenus.

❀

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux ;
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous seule enrichie
Sa politesse affranchie
Des moindres obscurités,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.

❀

Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix.

Devoile

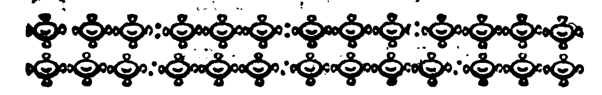
Dévoile à ma vûe empressée
Ces Déités d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps seul fasse les fraix?

Il ne fallait pas, dit alors mon judicieux amateur des lettres, il ne fallait pas sans doute donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laisser jouir en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser; il voit, dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un siége couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys; le lecteur ne s'embarasse pas si ces juges le méritent, ou non; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas d'avantage; s'ils lui déplaisent, il laisse-là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables Tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les Artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai, mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus.

Un excellent Critique serait un Artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.



DESTIN.

De tous les livres qui sont parvenus jusqu'à nous, le plus ancien est Homère ; c'est-là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane, des héros grossiers, des Dieux grossiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'est-là qu'on trouve aussi les semences de la philosophie, & sur-tout, l'idée du destin qui est maître des Dieux, comme les Dieux sont les maîtres du monde.

Jupiter veut envain sauver Hector ; il consulte les destinées ; il pése dans une balance les destins d'Hector & d'Achille ; il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec ; il ne peut s'y opposer ; & dès ce moment Apollon, le génie gardien d'Hector, est obligé de l'abandonner. (*Iliade liv.* 22.) Ce n'est pas qu'Homère ne prodigue souvent dans son poëme, des idées toutes contraires, suivant le privilége de l'antiquité ; mais enfin, il est le premier chez qui on trouve la notion du destin. Elle était donc très en vogue de son tems.

Les Pharisiens, chez le petit peuple Juif, n'adoptérent le destin que plusieurs siécles après. Car ces Pharisiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlérent dans Alexandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées Juives. St. Jérôme prétend même que leur secte n'est pas de beaucoup antérieure à notre être vulgaire.

Les Philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homére, ni des Pharisiens, pour se persuader que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses loix

physiques; ou un Etre Suprême l'a formé selon ses loix suprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix sont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul, ne peut être l'instinct d'une autruche; tout est arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un tems où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des imbéciles disent, mon Médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre; d'autres imbéciles qui font les capables disent, L'homme prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus fortuna Deam cæloque locamus.

De profonds Politiques assûrent que si on avait assassiné Cromwell, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres parlementaires, huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I., ce Roi aurait pû vivre encor & mourir dans son lit; ils ont raison; ils peuvent ajouter encor que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce Monarque n'aurait pas péri sur un échafaud auprès de Withehall, auprès de la salle blanche: mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent

qu'un fou des petites maisons ; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'Ossat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? de même que les organes d'un renard sont différens de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton Médecin a sauvé ta tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a suivi. Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel têms une certaine maladie, que le Médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était, que ta tante devait l'appeller, qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie.

Un paysan croit qu'il a grêlé par hazard sur son champ; mais le philosophe sçait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impossible, dans la constitution de ce monde, qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié, comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers, & demandent répit pour le reste. Il y a, disent-ils, des événemens nécessaires, & d'autres qui ne le sont pas ; il serait plaisant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du destin est absurde ; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal, d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne sçais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez ; il y a si long-tems que vous disputez sur sa nature, qu'assûrément vous ne la connaissez pas. Si vous voulez, ou plutôt, si vous pouvez examiner paisiblement avec moi ce que c'est, passez à la lettre L.

DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Conſtantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucaſe, dans les fertiles plaines de Zéphirim, ſur les frontiéres de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans ſa grande ſalle-baſſe, entre ſa grande bergerie & ſa vaſte grange, il était à genoux avec ſa femme, ſes cinq fils & ſes cinq filles, ſes parens & ſes valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne ſuis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu ſois idolâtre, dit Logomacos, puiſque tu es Scythe, & que tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les langues ſont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ſes louanges. Voilà qui eſt bien extraordinaire, reprit le Théologal; une famille Scythe qui prie Dieu ſans avoir été inſtruite par nous! Il engagea bien-tôt une converſation avec le Scythe Dondindac; car le Théologal ſçavait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette converſation dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Conſtantinople.

LOGOMACOS.

Voyons ſi tu ſçais ton catéchiſme? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'Etre Suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans leſquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander; il ſçait mieux que nous ce qu'il

nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau tems quand mon voisin demanderait de la pluye.

LOGOMACOS.

Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

DONDINDAC.

La nature entiére.

LOGOMACOS.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute ! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC.

Je n'en sçais rien. — Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme présent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choses.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaisser, se proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matière puisse être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle existe de toute éternité, ou non ; je n'existe pas moi de toute éternité. Dieu est toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la justice,

je dois la ſuivre ; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pié à pié : Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon pere.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas-là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature ?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel ?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache ?

LOGOMACOS.

Quoi ? tu ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un eſprit ?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot : à quoi cela me ſervirait-il ? en ſerais-je plus juſte ? ſerais-je meilleur mari, meilleur pere, meilleur maître, meilleur citoyen ?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit ; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autrefois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt que ce qu'il n'eſt pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vû autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

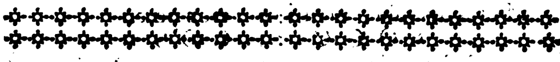
LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe

qui raisonnait avec un hanneton ! Voilà une belle fabrique, disait la taupe; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'Architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai résolu de ne jamais disputer.



ÉGALITÉ.

Que doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval? Rien, aucun animal ne dépend de son semblable; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison, quel en est le fruit? c'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire, si l'homme y trouvait partout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans, qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupedes, les oiseaux & les reptiles, l'homme serait aussi heureux qu'eux, la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait; car pourquoi chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque individu à tête tirannique & à bras nerveux d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible, l'oprimé serait à cent lieues; avant que l'opresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins. La misere attachée à notre espece subordonne un homme à un autre homme; ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hautesse, tel autre Sa Sainteté; mais il est dur de servir l'un & l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue; la famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres; la famille batue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une d'oppresseurs, l'autre d'opprimés; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tous les opprimés ne sont pas absolument malheureux. La plûpart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand il la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome; celles des païsans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un état; je dis dans un état, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de goût pour la paresse: par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses ca-

prices, & ne rien faire, ou du moins faire que des choses très agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possedent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; Et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité; on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement: *Ce pays est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux; donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entiérement égal aux autres hommes; il ne s'ensuit pas de-là que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner; mais le cuisinier peut dire: Je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis cardinal & mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un cardinal ni revêtu d'aucune autre charge dans l'état; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui est fâ-

ché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

ENFER.

DEs que les hommes vécurent en societé, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échapaient à la sévérité des loix; ils punissaient les crimes publics; il falut établir un frein pour les crimes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie, & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire, ou de feindre de croire, sur quelques passages très obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre raport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque, Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément! & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en perse; ou vous êtes un homme très mal avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la baze de votre religion.

Les auteurs des loix Juives pouraient tout au plus répondre, Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans ; que nous avons apris à écrire fort tard, que notre peuple était un horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-siécle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puissions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un systême tout spirituel ?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie* ; nous ne, connûmes notre Dieu & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très fine. Demandez aux Hotentots, & aux négres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir ? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrieme génération, soit par la lépre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On repliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'Apologiste de la Loi Judaïque répondrait alors, vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcere puant, auquel nous étions très sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille ; & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrettes.

Il ferait aisé de repliquer à cette réponse, & de dire, votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens perdent la santé & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le Prêtre Juif pourrait repliquer encore; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui sont envoyés de Dieu expressément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fiévre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Esséniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode: ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Plusieurs Peres de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chevre. Virgile a beau dire dans son sixieme chant de l'Enéïde,

Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.

Il prétend envain que Thésée est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que Thésée est un héros qui n'est point assis en enfer, & qu'il est dans les Champs Elisées.

Il n'y a pas long-tems qu'un bon & honnête Ministre Huguenot prêcha, & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le péché & le supplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres ses conferes déposérent ce juge indulgent; l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous; mais il est bon que votre servante, votre tailleur, & même votre procureur le croient.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Messieurs les Ministres qui gouvernent en effet les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui à souper, ou dans leur cabinet étalent leur systême de gouvernement, réformant les armées, l'Eglise, la robe, & la finance.

L'Abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645. sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la Cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des Comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une maniere dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la régle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténébres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé longtems pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les Académiciens dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démésurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succès du testa-

ment politique de Richelieu, fit imprimer à la Haie le testament de Colbert, avec une belle lettre de M. Colbert au Roi. Il est clair que si ce Ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques Auteurs. Un autre gredin dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de Louvois, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de Colbert; & un Abbé de Chévremont fit tester aussi Charles Duc de Lorraine.

M. de Boisguilebert, Auteur du détail de la France, imprimé en 1695. donna le projet inexécutable de la dixme royale, sous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchere, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de la Jonchere le Trésorier général, s'imaginant qu'un Trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des États, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les Ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un Ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les Princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les Gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur Terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un Pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la Pairie Anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du Conseil de Pondicheri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand Mogol? dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame; comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contens; mais les citoyens ne le sont guères; & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traverserent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une République dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré long-tems; il y en avoit encore une autre vers l'Arabie Pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de République une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des Juges, tantôt par des especes de Rois, tantôt par des grands Pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de Républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans des Isles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une République formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Gréce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vîte en Monarchie, dit le Brame; vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette Monarchie est tombée; & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour

trouver

trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espére bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état despotique, & plus de vertu dans une République ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un État Monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élû par le peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand Prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une République, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & & les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély ? Oui, sans doute, dit le Brame ; toutes les loix qui concernent la Physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la Messe dans ma Province, où il n'y a ni pain, ni vin ? A l'égard des dogmes, c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t'elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée, n'existe-t'elle pas vers la Mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le Conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? Le Brame répondit ; celui où

l'on n'obéit qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le Conseiller; elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là? dit le Conseiller. Le Brame dit il faut le chercher.

D'EZECHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophête, & de quelques usages anciens.

ON sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odyssée sur celle du grand Turc, ou de Louis XIV., ne serait pas bien reçu des Savans: qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs, de Nausicas sa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel esclave chez les Caldéens eut une vision près de la petite riviere de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes séules, & qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert de merde.

Le Prophête s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit: Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paitrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles con-

fitures sur son pain, la plûpart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai philosophe; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophête, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il est vrai que la sinagogue ne permettait pas du temps de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son pere, & qu'on ne dira plus, Les peres ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse, qui au chap. 28. des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des peres, jusqu'à la troisiéme & quatriéme génération.

Ezéchiel au chap. 20. fait dire encor au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la sinagogue interdisait aux jeunes gens la lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiel; voici comme ce prophête s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille: Lorsque vous nâquites, on ne vous avait point encor coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru; j'ai passé, je vous ai vuë; j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert votre ignominie; je me suis étendu sur vous avec mon manteau; vous avez été à moi; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un colier; je vous ai mis une pierrerie au nez,

des pendans d'oreilles, & une couronne ſur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes proſtituée juſques dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſens, afin qu'ils couchaſſent avec vous.... & en payant au-lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mere, telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous, &c.

On s'éléve encor davantage contre le chap. 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba.... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magiſtrats, Cavaliers; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa premiere jeuneſſe.... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encor avec des Officiers, des Magiſtrats & des Cavaliers bien faits; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſemens de ceux qui ont leur membre comme une ane, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux....*

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles, ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans un endroit de l'Ecriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec ſa belle-fille, ne ſont point déshonnêtes en Hébreu, & le feraient en notre langue.

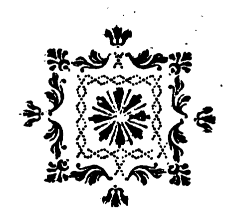
On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité; comment dans ce temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui on faiſait quelque promeſſe? c'était une marque de reſpect, un ſymbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs chatelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession un grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de la bonté qu'ils ont de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siécle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une piéce morale,

Nec metuo, nedum futuo vir rure recurrat.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur yvre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace & d'autres auteurs, nous paraît encor plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout, & les usages par-tout différens.





FABLES.

LEs plus anciennes Fables ne sont-elles pas visiblement allégoriques ? La premiere que nous connaissions dans notre maniere de supputer les temps, n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuviéme chapitre du livre des Juges ? Il fallut choisir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulut point abandonner le soin de son huile, ni le figuier celui de ses figues, ni la vigne celui de son vin, ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon qui n'était bon à rien, se fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle est rapportée dans Hésiode, n'est-elle pas une allégorie de la nature entiere ? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer ; Vénus naît de cette écume précieuse ; son premier nom est celui d'amante de la génération : y a-t-il une image plus sublime ? Cette Vénus est la Déesse de la beauté ; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des dieux sous le nom de Minerve ; l'ame de l'homme est un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entiere. La plûpart des autres fables sont ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes ; il y en a de moraux qui sont charmans, il y en a qui sont insipides.

FANATISME.

LE Fanatisme est à la superstition, ce que le transport est à la fiévre, ce que la rage est à la colere. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un entousiasme; celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape est l'Antechrist de l'Apocalipse, & qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un entousiaste; son frere Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pû jamais former.

Polieucte qui va au temple dans un jour de solemnité renverser & casser les statues & les ornemens, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du Duc François de Guise, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III. & du Roi Henri IV., de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus détestable exemple de Fanatisme, est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Messe.

Il y a des Fanatiques de sang froid; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux; & ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Gérards, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le Fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauf-

saient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflamaient ; leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage, & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre reméde à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air soit purifié. Les loix & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames ; la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le Roi Eglon ; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui ; de Samuel, qui hâche en morceaux le roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très-impuissantes contre cet accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit-Saint qui les pénétre, est au-dessus des loix, que leur entousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce vieux de la montagne, qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbéciles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le reméde.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tran-

quille, & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hom[mes] qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées*

FAUSSETÉ.

DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur *Esprit*, de l'Oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Ainsi selon le sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il falait encor en excepter les Jésuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guères que chez les ennemie des Jésuites.

Ce Mr. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Esprit avait été philosophe, il n'auroit pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélerat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espéce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'est-ce que la vertu, mon ami ? C'est de faire du bien. Fais nous en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi ! selon toi, il n'y aura nulle différence enrre les Président de Thou, & Ravaillac ? entre Ciceron & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas d'avantage, car je me mettrais en colère.

FIN CAUSE FINALE.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause ; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale ; donc il est aussi vrai de dire que les nés ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aisément éclaircir cette difficulté, quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps ; quand ces effets uniformes sont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent ;

tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; u. estomac, ou quelque chose d'aprochant, par lequel ils digerent; tous un orifice qui expulse les excrémens, tous un instrument de la génération: & ces dons de la nature opérent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne composent pas des bâtimens; tous les nés ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche est faite pour manger, & votre derriere pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des causes finales, & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la providence générale: rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart: c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie en cinq minutes & demie des rayons de lumiere dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrons nécessairement industrieux & carnassiers?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Brames & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous

ſommes paitris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſotiſes; car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpece humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons notre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain; mais ſi ce fléau en battant mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par hazard; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu; mais jamais on ne pourra dire, L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les inſtrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des cauſes finales en mouvement qui ayent leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toujours ouverts; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécile enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le livre d'Eraſme, qui ne ſerait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres; ne pouvant gérer ſon

bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut ; s'il eſt dangereux, on l'enferme ; s'il eſt furieux, on le lie.

Ce qu'il eſt important d'obſerver, c'eſt que cet homme n'eſt point privés d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très-nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Ariſtote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient ; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ? Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu ; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braïement d'un ane ; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie ; ſi quand ils entendent oui, il entend non ; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence : cependant on la méne dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de Dieu à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau patit, comme le gouteux eſt un malade qui ſouffre aux piés & aux mains ; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher,

ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ſes bons moments leur répondrait, Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion; mes fenêtres ſont auſſibien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre; Mon confrere, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulieres & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi fou que lui.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le Peuple.

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutsée, que nous nommons Confucius, & ce disciple s'appellait Ouang; & Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendoit qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamêtre de deux ou trois piés, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis * au-de-là de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances; il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & Bambabef qui avait de la conception, se rendit aux

* *Un lis est de 124 pas.*

démonstrations du disciple de Confutsée ; puis il reprit la dispute en ces termes.

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les Médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi Fakir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amere, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos clous, de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste.

Qu'arrive-t'il

Qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous lui enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables.

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, & nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent Jurisconsultes; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; & la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet ; mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : Qui m'assurera que Dieu punit & récompense ? où en est la preuve ? Quelle mission avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangéreuses, qui font frémir le bon sens ?

Le peuple est très-disposé à croire ses Magistrats : quand ses Magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment Dieu punira & récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assûre que j'ai vû des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que sont celles où j'ai vû le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des Philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous soutiens qu'aucun Philosophe ne serait jamais assûré que la providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons ; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit ? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas ? Enfin je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux Fakirs.





GLOIRE.

BEn-al-bétif, ce digne chef des Derviches leur disait un jour : Mes freres, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux*; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes freres, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécile soutient une thèse sur les cathégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de la thèse; *Ek allhà abron doxa* : *Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sottise sur sa porte; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un sage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrieroit, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes avec la gloire de l'être infini ? Peut-il aimer la gloire ? Peut-il en recevoir de vous ? Peut-il en goûter ? Jusqu'à quand, animaux à deux piés sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie

avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois : Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu ? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre Suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif, & les Derviches s'écriérent, Gloire à Dieu ! Ben-al-bétif a bien parlé.

GUERRE.

LA famine, la peste & la guerre sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste, toutes les maladies contagieuses, qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présens nous viennent de la providence ; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent personnes, répandues sur la surface de ce globe, sous le nom de princes ou de ministres ; & c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine, que la guerre traîne toujours à sa suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations as-

ſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrigie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pécheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques : Et quelques années après, tous les Romains étant en colére contre les Carthaginois, ſe battirent long-tems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil concluent ſans difficulté que cette province lui appartient de droit divin. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieuës de lui ; a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement : ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à faire ni rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche ; & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de païs de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainérent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, &

vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans sçavoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque Dieu solemnellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, sur-tout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres: Les uns sont vêtus d'un long just'aucorps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemise par-dessus une robe; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par dessus leur chemise. Tous parlent long-temps; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithéses que les dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; Que Polieucte & Athalie sont les

ouvrages du démon ; Qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cent écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espéce, il y en a trois ou quatre tout au plus composées par un Gaulois nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, il n'y en a pas un seul où l'orateur ose s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre humain, & la seule manière de la réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos freres, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiere. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cent pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniere fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour des préten-

dus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des armes : mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

GRACE.

SAcrés consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils feraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan ; de la grace extérieure & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile & de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens, de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire ;

Mes Reverends Peres, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des loix particulieres comme les vils humains, mais par ses loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de paitrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jate d'être son courrier.

Tout est grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres la grace

de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir ; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliere ? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la séve a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux loix générales, comment une seule espéce d'animaux ne serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiere ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres ?

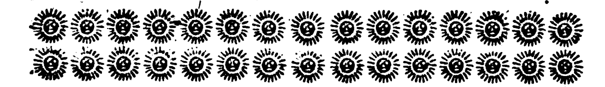
Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encor n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grace suffisante qui ne lui suffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reste de la terre ne lui sera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison, mes reverends Peres, ne trouvez-vous pas ce systême prodigieusement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues, & ce roseau qui rampe à ses piés ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du

Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à ſœur Théréſe & une grace concomitante à ſœur Agnès!

Atôme, à qui un ſot atôme a dit que l'éternel a des loix particuliéres pour quelques atômes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répéte pas cette ſottiſe. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les Théologiens ſont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantot en leur faveur. Si Homère n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurèle qui parle, ce n'eſt pas moi; car Dieu qui vous inſpire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.



HISTOIRE

DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

TOUS les peuples ont écrit leur Histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des Rois, ils vivaient sous une Théocratie ; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres peuples leurs voisins, le Prophête Samuel leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient ; ainsi la Théocratie finit chez les Juifs, lorsque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphêmer, que l'Histoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si Dieu a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il parait qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que Dieu écrivit l'histoire de leurs Rois.

On peut encore faire une réflexion ; c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très long-tems, & enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la divinité même, tandis que les hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des prophanes ?

Si le ſtile de l'hiſtoire des Rois & des Paralipoménes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frere, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Nabot ; Jehu aſſaſſine Achab, & Joram ; les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas. Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le S. Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.







IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du grec Eidos, figure, Eidolos, représentation d'une figure, Latreuein, servir, révérer, adorer. Ce mot adorer est latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber ; se mettre à genoux, saluer, & enfin communément rendre un culte suprême.

Il est utile de remarquer ici que le Dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres ; & que les Indiens sont encore des peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella personne payen avant Théodose le jeune ; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conservérent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est Mahométan, & les Mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troisiémement, on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines Castes qui n'ont point d'idoles.

EXAMEN.

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de Maranes que les Français donnaient aux Espagnols.

Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athéne, à la Cour des Rois de Perse. *Etes-vous idolâtres?* Ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu, nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans Homére, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun Auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun Edit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité, ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des Généraux; ils regardaient les Dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les Temples? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous, n'est pas qu'ils eussent des images, & que nous n'en ayons point; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'Hercule, & nous celle de S. Christophe; ils avaient Esculape & sa chévre, & nous S. Roch & son chien, Jupiter armé du tonnerre, & nous S. Antoine de Padoue, & S. Jacques de Compostela.

Quand le Consul Pline adresse ses prieres *aux Dieux immortels* dans l'exorde du Panégyrique de Trajan, ce n'est pas à des images qu'il les adresse; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du Paganisme, ni les plus recul-és, n'offrent pas un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. Homére ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du Ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons sanctifié ces coûtumes, & nous ne sommes point idolâtres.

Les femmes en tems de sécheresse portaient les statues des Dieux après avoir jeûné. Elles marchaient piés nuds, les cheveux épars, & aussi-tôt il pleuvait à seaux, comme dit Pétrone, & *statim urceatim pluebat.* N'avons-nous pas consacré cet usage illégitime chez les Gentils, & légitime sans doute parmi nous? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés les chasses des Saints pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuser d'abord de mettre notre confiance dans les simulacres que nous promenons ainsi en procession, mais il suffirait d'un mot pour le détromper.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & ensuite on est plus surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèse avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il se faisait plus de miracles dans le temple d'Esculape à Epidaure, que dans un autre de ses temples. La statue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siécles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à

qu'à Notre-Dame des Neiges? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolatrie?

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par-conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace groſſiére & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſçavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oiſiveté, & parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au-deſſus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, & adorer ſans le ſçavoir, la ſtatue même; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos paiſans groſſiers, & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'il doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmenterent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes; les Grecs diviniſaient les conquérans, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des autels à ſes Empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui feraient la plûpart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoſes des anciens ſont faites par la flaterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encore une preuve convaincante que les Grecs &

les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il est clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la statue d'Auguste & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ses ouvrages philosophiques ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrece ne reproche cette sotise à personne ? lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'existait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une statue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaisanterie ? Priape était de ces petites divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort réverée.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette avanture, en disant, *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre chose de plus respectable. La matiere dont étaient formés les chérubins du Saint des Saints aurait pû servir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en sont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine ?

Dacier au lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent de statues de leurs

Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolatrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli commissa metallo.*
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain : *Estne Dei sedes, nisi terra & pontus & aer ?*

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles, qui ait pu faire penser que ces statues av ient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs de tragédies Grecques, que des prieres à Apollon qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une priere adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux secondaires, les génies. C'est ce que Mercure Trismégiste appellait faire des Dieux ; & c'est ce que St. Augustin réfute dans sa cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux n'étaient point des Dieux ; Jupiter, & non pas son image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de Neptune qui soulevait

les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumiere. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïstes, & n'étaient point des idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni simulacres ni temples. Si elles se tromperent; c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au créateur des astres: Encore le dogme de Zoroastre ou Zerdust, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un être suprême, vengeur & rémunérateur; & cela est bien loin de l'idolatrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel Kingtien. Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans qui remplissent la Gréce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croyent que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils briserent plusieurs statues qu'ils trouverent à Constantinople dans Ste. Sophie, & dans l'église des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois; des images de ces saints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolatrie la plus complette. Cependant il n'en est rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ses saints. Les iconoclastes & les protestans ont fait le même reproche d'idolatrie à l'église, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées

précises, & ont encore moins exprimé leur idées par des mots précis, & sans équivoque, nous appellâmes du nom d'*idolâtres* les gentils, & surtout les politheïstes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux sous des figures sensibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures & on veut savoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un passage de *Sanchoniatan* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il; quand il dit que le cahos, l'esprit, c'est-à-dire le souffle, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp sa femme Baü engendrerent Eon, qu'Eon engendra Genos? que Cronos leur descendant avait deux yeux par derriere comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils Taut? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans sa Théogonie, que Damascius nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu, qu'il appelle visage dieu, & des aîles dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités; l'une que les images sensibles & les hiérogliphes sont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au politheïsme, le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance; ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui souvent les détruit;

tune dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une maniere sensible? Pouvait-on même s'y prendre autrement? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain; il parait sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoie viennent tous avec une forme humaine; enfin le sanctuaire est rempli de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré sa défense de peindre, & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au ch. I. de ce Prophête. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de saphir, & Dieu lui parait comme un homme assis sur ce trône. Ces images n'altérent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés; bientôt Bel à Babylone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presqu'Isle de l'Inde. Les Grecs surtout multiplierent les noms des Dieux, les statues & les temples; mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur Zeus, nommé

par les latins Jupiter; maître des Dieux & des hommes.

Les Romains imiterent les Grecs. Ces peuples placérent toujours tous les Dieux dans le ciel, sans sçavoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe: il n'y avait pas d'apparence que ces êtres supérieurs habitassent dans les nuées, qui ne sont que de l'eau. On en avait placé d'abord sept dans les sept planetes, parmi lesquelles on comptait le soleil; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; six mâles & six femelles, qu'ils nommérent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Vesta prit sa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine, ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Nayades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs ni le Dieu *Pet*, ni la Déesse Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la Déesse des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des Temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencérent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé pere d'Abraham en faisait à Ur en

Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyait-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encor sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le dégré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les Prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sçait que les Philosophes reprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en mocquaient, que les Magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des ognons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Ensuite un certain bœuf Apis, un certain chien, nommé Anubis furent adorés, on mangea toujours du bœuf & des ognons; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte, des ognons sacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibéles, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du Roi Attale.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

» J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vîte;
» Rome est digne que tout Dieu s'y établisse.

La statue de la fortune avait parlé; les Scipions, les

Cicérons, les Césars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des Dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les Prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez Cambise à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'Histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les Prêtres ne songérent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premieres offrandes furent des fruits. Bien-tôt après il fallut des animaux pour la table des Prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels; enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines; & sur-tout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les Etrangers. Heureusement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, le Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombérent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolérent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolérent des hommes quand ils entrerent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sa-

crifices. On ne peut guères lire l'Histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuel Prêtre Juif hacha en morceaux avec un saint couperet le Roi Agag prisonnier de guerre, à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir observé le droit des gens avec ce Roi; Mais Dieu maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'est pas aux hommes à se mettre à la place du maître de la vie & de la mort, & à usurper les droits de l'Etre suprême.

Pour consoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacrilèges, il est important de savoir que chez presque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie sacrée & l'erreur populaire, le culte secret & les cérémonies publiques, la religion des sages & celle du vulgaire. On n'enseignait qu'un seul Dieu aux initiés dans les mystères: il n'y a qu'à jetter les yeux sur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les mystères de Cérès Eléusine, si célèbre en Europe & en Asie. » Contemple la nature divine, illumine ton esprit, gouverne ton cœur, marche dans la voye de la justice: que le Dieu du ciel & de la terre soit toujours présent à tes yeux; il est unique, il existe seul par lui-même; tous les êtres tiennent de lui leur existence: il les soutient tous; il n'a jamais été vû des mortels, il voit toutes choses. »

Qu'on lise encor ce passage du Philosophe Maxime de Madaure, dans sa Lettre à St. Augustin: » Quel homme est assez grossier, assez stupide pour douter qu'il soit un Dieu suprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré de semblable à lui-même, & qui est le pere commun de toutes choses?

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolâtrie, mais encor le polithéisme.

Epictéte, ce modéle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Voici une de ses maximes : » Dieu m'a créé, Dieu est au-dedans de moi, je le porte par-tout. Pourrais-je le souiller par des pensées » obscènes, par des actions injustes, par d'infâmes désirs ? Mon devoir est de remercier Dieu de tout, de » le louer de tout, & de ne cesser de le bénir, qu'en » cessant de vivre. » Toutes les idées d'Epictéte roulent sur ce principe.

Marc-Auréle, aussi grand peut-être sur le trône de l'Empire Romain, qu'Epictéte dans l'esclavage, parle souvent à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? » Notre ame, dit-il, est » une émanation de la divinité. Mes enfans, mon corps, » mes esprits me viennent de Dieu. »

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & universelle les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du tems de Théodose le jeune, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuple encor Gentils, même au septieme siécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas Chrétien du tems de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion restérent long-tems après lui dans ce qu'on appelle idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellons le pays

des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encor une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

JEPHTÉ.

Ou des sacrifices de sang humain.

IL est évident par le texte du livre des Juges que Jephté promit de sacrifier la premiere personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui; il déchira ses vêtemens, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles Juives célébrerent long-tems cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chapitre 12 des Juges)

En quelque-tems que cette histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'Histoire Grecque, d'Agamemnon, & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modéle, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires Assyriennes, ce n'est pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la Loi Juive d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans remission.* La Vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur* Lévitique, chap. 27. verset 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut reprouvé du Seigneur, & perdit son Royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une nation que par ses archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t'il eu un tems où le globe ait été entiérement inondé ? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siécles. La mer en cinq cent années de tems s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étaient de grands ports, & a laissé environ deux lieuës de terrein à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très-vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions, & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côté à soixante, à quatre-vingt, à cent lieuës même de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu-à-peu ces productions maritimes sur des terreins qui étaient autrefois les rivages de l'Océan ; mais que l'eau ait couvert entierement tout le globe à la fois, c'est une chimere absurde en Physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire ; c'est un miracle, donc il n'a pû être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au-dessus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le Ciel; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'Arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé dequoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'Arche avec leurs provisions; miracle que la plûpart n'y soient pas morts; miracle qu'ils aient trouvé de-quoi se nourrir en sortant de l'Arche; miracle encore, mais d'une autre espece, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'Arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait insensé de l'expliquer; ce sont des mysteres qu'on croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encore un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'ânesse de Balaam, de la chûte de Jéricho au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la Mer Rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.

JOSEPH.

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & de littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modéle de tous les Ecrivains Orientaux; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'Homére; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers Auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses freres sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands Ismaélites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant ; le Kislar Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un serrail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe ; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuse du jeune Joseph, qui fidéle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hipolite & de Phédre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires ; mais chez les anciens Auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que sa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant ; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge ; l'enfant dit à Putiphar, regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derriere ; si elle

l'est par devant, c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme qui se défendait; si elle l'est par derriére, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette avanture est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien Auteur Arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoiqu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'Echanson & du Panetier du Roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes, il leur prédit que dans trois jours l'Echanson rentrera en grace, & que le Panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve aussi; son Echanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vû en songe l'échelle mystérieuse, au haut de laquelle était Dieu lui-même: il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses freres. Abimelec, long-tems auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe*.)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eut expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ premier ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit, que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque son premier maître;

oû

ou si c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & sa femme avait été mere plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joseph l'avait prédit, & Joseph pour mériter les bonnes graces de son Roi, força tout le peuple à vendre ses terres à Pharaon, & toute la nation se fit esclave pour avoir du blé. C'est là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guères bénir le premier ministre.

Enfin, le pere & les freres de Joseph eurent aussi besoin de blé, car *la famine desolait alors toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses freres, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, peripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob pere de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélérinage.

DE LA LIBERTÉ.

A.

Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles; avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B

Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A

Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de vôtre fille qui se promènent avec vous?

B

Quelle proposition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A

Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici.

B.

Cela est clair.

A.

Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B.

Cela est encor très-clair.

A.

Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous seriez mort nécessairement.

B.

Rien n'est plus véritable.

A.

En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue.

B.

Vous m'embarassez ; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A.

Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement.

B.

En ce cas mon chien de chasse est aussi libre que moi ; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un

liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes.

A.

Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses ? La faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B.

Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphisiques.

A.

Et bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B.

Quoi ? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A.

Qu'entendez-vous par-là ?

B.

J'entends ce que tout le monde entend ; ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres ?

A.

Un proverbe n'est pas une raison ; expliquez-vous mieux.

B.

J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A.

Avec votre permission, cela n'a pas de sens ; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B.

Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A.

Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croyent le cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B.

Eh bien, je veux me marier.

A.

Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B.

Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parens sont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A.

Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contrat.

B.

Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas* ; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A.

Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B.

Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A.

Oui sans doute.

B.

Et quelle est cette raison, s'il vous plaît ?

A.

C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée oppofée. Il ferait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir,

& qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B.

Mais encor une fois, je ne suis donc pas libre ?

A.

Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B.

Mais tous les livres que j'ai lûs sur la liberté d'indifférence......

A.

Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'indifférence ; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israëlite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans son train deux eunuques, dont l'un servait de cuisinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui sçavait par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traversa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le golphe Persique, pour aller chercher la terre d'Ophir, sans sçavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes ; le vaisseau fit naufrage à une

des isles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca ; laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyerent ; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier se sauvérent ; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'isle, & on y vécut assez commodément. Vous sçavez que l'isle de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reste de la nation chérie ; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la susciter, dit le jeune Juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier ; la loi porte qu'on doit accomplir son vœu ; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc, s'il vous plaît, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste ; si c'était votre sœur de pere, encor passe, la loi le permet ; mais elle est votre sœur de mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles ; mais dans l'isle de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mere mourut ; le pere dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens

préjugés ? voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve, dit l'Effénien. Oh bien je l'épouserai donc moi, dit le pere, il en sera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Effénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut pas demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, Demeurez, mon ami, j'observe la loi naturelle, je sers la patrie, n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'isle voisine.

C'était la grande isle d'Attole, très-peuplée & très-civilisée ; dès qu'il aborda, on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il se plaignit très-amérement de la façon inhospitaliére dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'isle avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada, on avait sagement reglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Effénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du païs, & il demeura esclave : il avait heureusement un très-bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître & pour voler ses trésors ; ils demandérent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent ? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent & qu'il n'est point à la maison ; mais l'Effénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison & qu'il a beaucoup d'argent ; ainsi le maître fut volé & tué ; les esclaves accusérent l'Effénien devant les Juges, d'avoir trahi son patron ; l'Effénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires ; je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes ; Quelle est cette belle femme, dis-je, à mon avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car

j'avais un procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon avocat à mes côtés. C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens & les Princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du royaume de son pere? Non, dit l'avocat, la loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi Salique? dis-je à l'avocat. Je n'en sçais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne sçavaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la casse; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang Royal; ma mere a hérité de son pere, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque chambre, chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq chambres de juges, il y aurait ving-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes freres: nous rencontrâmes à la premiere auberge un jeune homme qui se désespérait; je lui demandai quelle était sa disgrace? Il me répondit que c'était d'avoir un frere aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frere? lui dis-je; mon frere est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, &

ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché ; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un just'au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les Bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les Bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour, c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois de loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il ; nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons ; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines ; le fruit de mon travail doit être à moi, je dois honorer mon pere & ma mere ; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, colonel de houzard, chacun tue loyamment & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre ? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre une armée roya-

lex ; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres ; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà l'*esprit des loix*.

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galére pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pû observer une formalité qu'il n'avait pû connaître ; sa femme est morte dans la misére, & son fils traine une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure ; mais je sais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix ; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs : ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde ; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre ; qu'un pere de famille doit être le maître chez soi ; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs ; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté, ils feront en une heure trente loix de cette espéce, toutes utiles au genre-humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde ; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan : l'autre fera un crime de léze-majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un Raya ; une troisieme ravira la moitié de la récol-

te de l'agriculteur, & lui contestera le reste ; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le pere & la mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES

ET ECCLÉSIASTIQUES.

On a trouvé dans les papiers d'un Jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

❀

Que jamais aucune loi ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.

❀

Ces querelles sont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

❀

Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des Prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

❀

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magistrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.

❀

Que le prêt à intérêt soit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle seule préside au commerce.

❀

Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au Gouvernement, parce qu'ils sont sujets de l'Etat.

❀

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre étranger la premiere année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un Prêtre concitoyen.

❀

Qu'aucun Prêtre ne puisse jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, sous prétexte que ce citoyen est pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

❀

Que les Magistrats, les Laboureurs & les Prêtres, payent également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.

❀

Qu'il n'y ait qu'un poids, une mesure, une coutume.

❀

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics sert encor la patrie, & est une leçon vivante.

❀

Que toute loi soit claire, uniforme & précise. L'interprêter c'est presque toujours la corrompre.

❀

Que rien ne soit infâme que le vice.

❀

Que les impôts ne soient jamais que proportionels.

❀

Que la loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon, la loi ne vaut rien.

LUXE.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagérent & pillérent les moissons de leurs voisins; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des Volsques, & des Samnites, c'était des hommes désintéressés & vertueux! Ils n'avaient pû encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagérent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golfe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cent ans; quand ils cultivérent tous les Arts, qu'ils goûtérent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cessérent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il falait, dit-on, jetter tout cela dans la riviere, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne falait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent de bonne foi. Lorsqu'un grand nombre de marins Anglais se sont enrichis à la prise de Ponticheri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils ci-

tent Lacédémone ; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? eut-elle jamais des Demosthènes, des Sophocles, des Apelles, & des Fidias ? Le luxe d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la république de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires ; ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lû quelque part :

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en prend un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a gueres pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés ; voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce païsan, voilà la lésine la plus grossiere & la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on

pas contre les premiers qui se rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez? On les traita sans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux conseillers qui n'en avaient jamais porté, criérent contre les jeunes magistrats qui donnerent dans ce luxe funeste.



MATIÉRE.

LEs sages à qui on demande ce que c'est que l'ame, répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matiere, ils font la même réponse. Il est vrai que des professeurs, & surtout des écoliers, savent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matiere est étendue & divisible, ils croyent avoir tout dit; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue, ils se trouvent embarassés. Cela est composé de parties, disent-ils; & ces parties de quoi sont-elles composées? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles? Alors ou ils sont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matiére, est-il éternel? Toute l'antiquité l'a crû. A-t-il par lui-même la force active? Plusieurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient sont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matiere puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous assurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature;

car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée; eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration? La matiere exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matiere, nous la meſurons, nous le décompoſons, & au delà de ces opérations groſſiéres, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matiere exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été? S'il n'était pas néceſſaire que la matiere exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle? Et s'il falait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiôme n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci: *Rien ne ſe fait de rien.* En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiere n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matiere éternelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matiere du néant; mais aucune nation n'avait été inſtruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorerent. Le premier verſet de la Genéſe dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui eſt venu dans le ſeul têms où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans ſon chapitre de la création; » Dieu étant bon par ſa nature n'a point » porté envie à la ſubſtance, à la matiere, qui par » elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de ſa nature, » qu'inertie, confuſion, déſordre. Il daigna la rendre » bonne de mauvaiſe qu'elle était. »

L'idée



L'idée du cahos débrouillé par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'orient, quand il diſait dans ſa théogonie ; » Le cahos eſt ce qui a exiſté le premier. » Ovide était l'interprête de tout l'empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit.

La matiere était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile ſous la roue du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matiere étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement ; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matiere. Le cahos avait été un mouvement confus ; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le Maître du monde. Mais comment la matiere aurait-elle le mouvement par elle-même ? Comme elle a, ſelon tous les Anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement ! A cela on répondait ; il eſt impoſſible que la matiere ne ſoit pas perméable ; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores ; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe ?

De réplique en réplique on ne finirait jamais ; le ſyſtême de la matiere éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſyſtêmes. Celui de la matiere formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible ; il faut l'admettre, & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon ; la Philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en géométrie ? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne ſe rencontreront jamais ?

Les Géométres à la vérité nous diront : Les propriétés des Assimptotes vous sont démontrées ; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre ; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous ? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matiere éternelle ? D'un autre côté le Theologien vous pressera, & vous dira, si vous croyez la matiere éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matiere, vous tombez dans l'erreurde Zoroastre de Manès.

On ne répondra rien aux Géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces, & leurs solides ; mais on pourra dire au Théologien : en quoi suis-je Manichéen ? Voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets point deux architectes ; les pierres brutes ont obéï au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matiere soit faite ou arrangée ? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presqu'aucune de ces questions métaphysiques, n'influe sur la conduite de la vie ; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table ; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique, ni infidéle, on peut se fier à moi ; mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou

ce que tu appelles infidéle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres : & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou à un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'assassineront, car ils sont enfans du Diable ; ils sont nés méchans ; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un Chanoine méne-t'il une vie scandaleuse ? On lui dit, est-il possible que vous déshonoriez la dignité de Chanoine ? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être Conseiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager, songes que tu es du Régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, souviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même ?* si vous étiez né enfant du diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, consultez, suivez votre nature diabolique ; soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre pere.

L'homme n'est point né méchant, il le devient comme il devient malade. Des médecins se présentent, & lui disent, vous êtes né malade ; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas, si la maladie est inhérente à sa nature ; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte ; s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes of-

fensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier homme ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plûpart de nos freres peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t'il la fiévre putride, la pierre & la gravelle parce que tout le monde y est exposé ?

Il y a des nations entieres qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les Villes de Rome, de Venise, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, Villes où pourtant la cupidité mere de tous les crimes, est extrême.

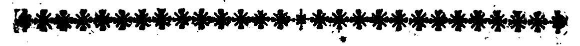
Si les hommes étaient essentiellement méchans, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes ses fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & qui médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans

au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions restants seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talents occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchants que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelque milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les temps les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encor ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, sans doute; on voit des malheureux & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice, voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.



MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah, en hébreu; Christos, ou Célomenos, en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des princes idolâtres ou infidèles. Il est dit * que Dieu envoya un Prophête pour oindre Jehu roi d'Israël; il annonça l'onction sacrée à Hazael roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du Très-Haut, pour punir la maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. » Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, » son *Messie*, duquel j'ai pris la main droite, afin que » je terrasse les nations devant lui, &c. »

Ezéchiel au 28e. chapitre de ses révélations donne le nom de Messie au roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Chérubin*. » Fils de l'homme, dit l'Eternel au Prophête, pro- » nonce à haute voix une complainte sur le roi de Tyr, » & lui dis; ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel. Tu étais le » sçeau de la ressemblance de Dieu, plein de sagesse & » parfait en beauté; tu as été le jardin d'Heden du Sei- » neur, (ou suivant d'autres versions, tu étais toutes » les délices du Seigneur.) Tes vêtemens étaient de sar- » doine, de topase, de jaspe, de chrysolite, d'onix, de » béril, de saphir, d'escarboucle, d'émeraude, & d'or; » ce que savaient faire tes tambours & tes fluttes a été » chez toi; ils ont été tout prêts au jour que tu fus créé; » tu as été un Chérubin, un *Messie*.

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux rois, aux prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. » Le Seigneur & son *Mes-* » *sie* son témoin, » c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; » Ne touchez point mes oints,

* *iv. Reg. viij. 12. 13. 14.*

» & ne faites aucun mal à mes prophêtes. » David animé de l'esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-pere reprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'oint, de *Messie* du Seigneur ; » Dieu me garde, dit-il fréquement, » de porter ma main sur l'oint du Seigneur, » sur le *Messie* de Dieu ! »

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Etetnel a été donné à des rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le *Christ*, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands Théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jesus.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle ; elles le furent au point que les docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie ; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le décalogue, ni dans le lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabbat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raſchy, qui vivait au commencement du douziéme ſiécle, dit dans ſes talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Meſſie était né le jour de la derniere deſtruction de Jéruſalem par les armées Romaines; c'eſt, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait auſſi au douziéme ſiécle, annonçait que le *Meſſie* dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les Chrétiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les Chrétiens perdirent la Terre ſainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les Auteurs ſacrés, & Notre Seigneur Jeſus lui-même, comparent ſouvent le régne du *Meſſie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des feſtins; mais les Talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles; ſelon eux le Meſſie donnera à ſon peuple raſſemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terreſtre, & qui le conſerve dans de vaſtes celliers, creuſés par les Anges au centre de la terre.

On ſervira pour entrée le fameux poiſſon, appellé le grand Léviatham, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, lequel ne laiſſe pas d'avoir trois cent lieues de long; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle, & la ſala pour le feſtin du *Meſſie*.

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpéce ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures; mais ils aſſûrent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée

n'eſt pas ſi bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor ſi bien foi à toutes ces revêries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part de bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſiéres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon régne, faut-il s'étonner, ſi les Juifs tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers Chrétiens, malheureuſement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meſſie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-deſſus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Luſitani quæſtiones ad Chriſtianos.* * Reconnaître, » diſent-ils, un » homme-Dieu, c'eſt s'abuſer ſoi-même, c'eſt ſe forger un monſtre, un centaure, le bizarre composé » de deux natures qui ne ſauraient s'allier. » Ils ajoutent que les prophêtes n'enſeignent point que le *Meſſie* ſoit homme-Dieu, qu'ils diſtinguent expreſſément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le ſecond ſerviteur; &c.

On ſait aſſez que les Juifs eſclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le ſens des écritures.

Lorſque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'élevérent contre lui. Jeſus-Chriſt lui-même, pour ne pas révolter leurs eſprits aveugles, paraît extrêmement réſervé ſur l'article de ſa Divinité; il voulait, dit S. Chryſoſtôme, *accoutumer inſenſiblement ſes auditeurs à croire un myſtère ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon;* s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action ſouléve tous ceux qui en ſont les témoins; ſes miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de ſa divinité, ceux-mêmes en faveur deſquels il les opére. Lorſque devant le tribunal du ſouverain ſacrificateur, il avoue avec un modeſte détour qu'il eſt le fils de Dieu, le Grand-Prêtre déchire ſa robe & crie au blaſphême. Avant l'envoi du Saint-Eſprit, les Apôtres ne ſoupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge ſur ce que le peuple penſe de lui, ils ré-

* *Quæſt.* 1. 2. 4. 23. &c.

pondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête. Saint Pierre a besoin d'une révélation particuliére pour connaître que Jesus est le Christ, le fils de Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jesus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les Auteurs sacrés, aux Juges, aux Magistrats en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes & exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrétiens, appellent Jesus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiére par Mr. Vaganseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea, &c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Betléem, était devenu amoureux d'une

jeune femme mariée à Jochaman. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Je ua ou Jesu. Le pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au-lieu de paraitre devant eux la tête baissée & le visage couvert, comme c'etait la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bien-tôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siécle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705. par M. Huldric, qui suit de plus près l'évangile de l'enfance; mais qui commet à tout moment les anacronismes & les fautes les plus grossieres; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le régne d'Hérode le grand; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultére de Panther & de Marie mere de Jesus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les Sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent de leur haine implacable contre les Chrétiens & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siécle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grote près de Grenade. Dom Pedro y Quinones archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Ro-

me, où après un examen de plusieurs années; elles ont enfin été condamnées comme apocriphes sous le Pontificat d'Alexandre VII. elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux*, se donne encor à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*a*) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipérent, coupérent la tête au malheureux chef & l'exposérent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les temps apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, (*b*) qui avait sçu séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

Dans le siécle suivant l'an 178. & 179. de l'êre chrétienne, sous l'empire d'Adrien, parut le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien ecclésiastique (*c*) que l'an

(a) *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*
(b) *Act. Apost. c. 8. 9.*
(c) *Socr. hist. eccl. l. 2. chap. 38.*

534. il parut dans l'isle de Candie un *faux-Messie*, qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien ; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrétien ; séduits par ses promesses les Juifs armés massacrérent plusieurs Chrétiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui ; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siécle, Serenus Juif Espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples & mourut comme eux dans la misére.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douziéme siécle. Il en parut un en France sous Louis le jeune ; il fut pendu lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais sçu les noms ni du maître ni des disciples.

Le treiziéme siécle fut fertile en *faux-Messies* ; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie : l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très-grand magicien ; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie. qui vivait au milieu du 16e. siécle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie* ; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans ; il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la sinagogue de Smyrne, portérent contre lui une sentence de

mort ; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le personnage du prophête Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sévi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux ; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisérent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne ; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs qui le reconnurent & le saluérent publiquement en qualité de *Messie* ; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarérent Sabathéi-Sévi *Messie* & roi des Hébreux. Mais la sinagogue de Smyrne condamna son roi à être empâlé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bien-tôt pour lui tout le peuple Juif ; il fit dresser deux trônes, un pour lui & l'autre pour son épouse favorite ; il prit le nom de roi des rois, & donna à Joseph-Sévi son frere celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles ; les Juifs publiérent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs sçavaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguérent pour visiter leur roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux flêches de ses icoglans ; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que

pour rendre témoignage à la sainte religion Musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans ; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux-Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE, MÉTEMPSICOSE.

N'Est-il pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre ; un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon ; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois se change en feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphose dans la nature. On attribua bien-tôt aux ames qu'on regardait comme des figures légéres, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il régne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encor très-naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Lot fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derriere elle, c'est aussi pour la même indiscrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie est changé en un lac, la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'écriture une métamorphose à peu près semblable,

mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent ; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très-souvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que sous la forme humaine : les anges mangerent chez Abraham. Paul dans son épitre aux Corinthiens dit que l'ange de Satan lui a donné des soufflets : *Angelos Satana me colaphisei.*

MIRACLES.

Un miracle selon l'énergie du mot est une chose admirable. En ce cas tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, sont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pié deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur ? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller ; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû ; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matiere, il y a pourvu dès le commencement,

commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison ; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage ?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils ; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain ; encor même le genre humain est bien peu de chose ; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmiliere en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers.

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulieres, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux ? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures ; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivans ! Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain dessein ; je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse, & non de sa puissance. Ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc, oser supposer à Dieu des miracles, c'est réellement l'insulter, (si des hommes peuvent insulter Dieu.) C'est lui dire, Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles, c'est deshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes ; on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre suprême, l'éternité de ses loix, la régularité de ses mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile ; Athalie fille de Mercure ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hipolite ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Herès revint au monde après avoit passé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape, étaient innombrables ; & nous avons encor des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez moi un peuple, chez lequel il ne se soit pas opérés des prodiges incroyables, surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent ; Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jesus-Christ, & des Apôtres ; mais permettez nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement surce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petits moine obéit ; mais ayant

vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à son prieur l'état des choses. Le prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorda aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que S. Gervais & S. Protais aient apparu en songe à S. Ambroise, qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques? que S. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle? S. Augustin était alors à Milan; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste*, dit-il, dans sa Cité de Dieu, livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les Philosophes disent qu'ils n'en croient rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien; que c'est un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour S. Gervais & S. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces Philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. » Quand un joueur de gobelets » adroit se fait Chrétien, il est sûr de faire fortune. « Mais comme Lucien est un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siécle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smirne S. Policarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du Ciel qui criait; Courage, Policarpe, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartérent de son corps, & formérent un pavillon de feu au-dessus de sa

tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle ? disent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t'elle pas perdu la sienne ? D'où vient que tant de Martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive ? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science, vous diront que les Peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes, qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. S. Chrysostôme dit expressément : » Les dons » extraordinaires de l'esprit étaient donnés même aux » indignes, parce qu'alors l'esprit avait besoin de mi- » racles ; mais aujourd'hui ils ne sont pas même donnés » aux dignes, parce que l'Eglise n'en a plus de besoin. « Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

S. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa Cité de Dieu : » Pourquoi » ces miracles qui se faisaient autrefois, ne se font-ils » plus aujourd'hui ? « Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt ? Possem quidem dicere, necessaria prius fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux Savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle *des vingt martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet

anneau à un ſavetier, qu'il n'y a là aucun miracle. Si on fait ſouvenir ces philoſophes que ſelon St. Jérôme dans ſa vie de l'Hermite Paul, cet Hermite eut pluſieurs converſations avec des ſatyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour ſon dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encor, que tout cela n'eſt pas abſolument contre la phyſique; que des ſatyres & des faunes peuvent avoir exiſté, & qu'en tout cas ſi ce conte eſt une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ſes Apôtres. Pluſieurs bons Chrétiens ont combattu l'Hiſtoire de St. Siméon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui paſſent pour autentiques dans l'Egliſe grecque, ont été révoqués en doute par pluſieurs Latins; de même que des miracles latins ont été ſuſpects à l'Egliſe grecque; les Proteſtans ſont venus enſuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Egliſe.

Un ſavant Jéſuite * qui a prêché long-tems dans les Indes, ſe plaint de ce que ni ſes confreres, ni lui, n'ont jamais pû faire de miracles. Xavier ſe lamente dans pluſieurs de ſes lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'eſt chez les Japonois que comme une ſtatue muette; cependant les Jéſuites ont écrit qu'il avait reſſuſcité huit morts; c'eſt beaucoup; mais il faut auſſi conſidérer qu'il les reſſuſcitait à ſix mille lieues d'ici. Il s'eſt trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'aboliſſement des Jéſuites en France, eſt un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en ſoit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres ſont d'une vérité inconteſtable; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle

* *Oſpinian, p. 230.*

fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jetter en compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace versatile? Ce que je dirais? répondit le Philosophe, je me ferais Manichéen, je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MOYSE.

PLusieurs savants ont crû que le Pentateuque ne peu avoir été écrit par Moyse. Ils disent que par l'écriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le sécretaire Saphan. Or entre Moyse & cette avanture du sécretaire Saphan, il y a 867. années par le comput hébraique. Car Dieu apparut à Moyse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le sécretaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3382. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Or que ce soit Esdras ou un autre, qui ait fait ce livre, cela est absolument indifférent, dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moyse en soit l'auteur; il est donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophête ne cite les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Pseaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jéremie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, ni de l'ancien ni du nouveau testament.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moyse auroit-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car par ce livre même on voit que Moyse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros ; on gravait des hiérogliphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or ; & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, qui construisirent le tabernacle, qui l'ornérent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodérent des voiles de lin, d'hiacinte, de pourpre, & d'écarlate ; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs ; ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés ; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques ; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe ; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des

ſculpteurs, des teinturiers, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni ſandales, ni pain.

3°. Si Moïſe avait écrit le premier chapitre de la Genèſe, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté ſi peu de reſpect au Légiſlateur? Si c'était Moïſe qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des peres juſqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il oſé dire le contraire?

4°. Si Moïſe avait écrit le Lévitique, aurait-il pû ſe contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouſer la femme de ſon frere, le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïſe aurait-il parlé dans ſon livre de villes qui n'exiſtaient pas de ſon tems? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il aſſigné quarante-huit villes aux Lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un déſert où il a toujours erré ſans avoir une maiſon?

7°. Aurait-il preſcrit des régles pour les Rois Juifs, tandis que non-ſeulement il n'y avait point de Rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïſe aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ huit cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les Juges & les Pontifes qui lui ſuccédérent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été compoſé du tems des Rois, & que les cérémonies inſtituées par Moïſe n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, je vous ai fait ſortir au nombre de ſix cent mille combattans de la terre d'Egypte, ſous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous oppoſer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de ſoldats ſur pié; nous l'aurions

vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes; Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer?

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'istme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par de-là Memphis, & nous nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre vingt lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

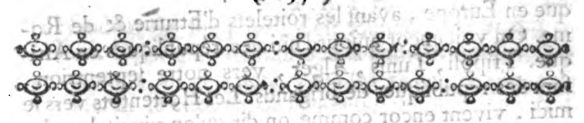
Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadésbarné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos peres ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter

que votre frere fit un veau d'or pour nos peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt mille hommes de votre peuple; nos peres l'auraient-ils souffert? se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des Prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite; tandis que vous-même avez épousé une Madianite: & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pû l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu-près, les objections que font les savans à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'auteur de ces livres; que l'Eglise qui a succédé à la sinagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les savans doivent se taire, quand l'Eglise parle.



PATRIE.

Une patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour propre, lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connait à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Édile, Tribun, Prêteur, Consul, Dictateur, crie qu'il aime sa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était républi-

que en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde; libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre sont leurs retraites: ils sont les plus puants de tous les hommes, mais il ne le sentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un état monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les Rois qui préférent la Royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques? demandez-le aux rats qui proposérent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat; tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa Ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter

la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.

PIERRE.

En Italien Piero, *ou* Pietro; *en Espagnol* Pedro; *en Latin* Petrus; *en Grec* Petros; *en Hébreu* Cepha.

POurquoi les successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jesus dit à Pierre: » Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. « Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onziéme siécle, que qui donne le plus, donne le moins; que les Cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les Cieux toutes les étoiles & toutes les planétes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les Cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planétes, il n'y a guères de serruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; Jésus dit à Barjone : » Ce » que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le Ciel. « Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les Royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les communes dans les Etats généraux de France en 1302. disent dans leur requête au Roi, que » Boniface VIII. était un B***** qui croyait que Dieu » liait & emprisonnait au Ciel ce que Boniface liait sur » terre. « Un fameux Luthérien d'Allemagne (c'était, je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jesus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas, » Tu es Pierre & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée, mon Eglise. « Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome ; mais on sait assez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La societé chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siécle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome ; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone ; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un Bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie ; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au pays ? Il répondit, je ne vois pas que

Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon. Pierre se défendait en disant qu'il avait vû le Ciel ouvert vers la sixiéme heure, & une grande nape qui descendait des quatre coins du Ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupédes & d'oiseaux; & que la voix d'un Ange avait crié: » Tuez & mangez.« C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes: » Tuez tout, & mangez la substance du » peuple, « dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver la maniere dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains, ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus, vendissent leurs héritages, & en apportassent le prix à ses piés? Si quelque Anabaptiste à Londres faisait apporter à ses piés tout l'argent de ses freres, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds, & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre, au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux Saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les Docteurs qui avaient fait mourir Jesus-Christ,

& qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O Pierre ! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'Inquisition, quand il faisait des questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singuliere; c'est que le Chef de la Religion chrétienne commença son Apostolat par renier Jésus-Christ, & que le premier Pontife des Juifs avait commencé son ministere par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoiqu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces Fondateurs d'Ordres qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieues de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les loix de son païs qui défendent d'épouser sa niéce ; & l'épouser légitimement en donnant à ce ma tre étranger une somme encor plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célébre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est-là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape ; ce sont-là les libertés de l'Eglise gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un souverain demander au Pape la permission de faire juger par son tribunal royal des Moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger ?

On

On ſçait aſſez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réflexion,

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée ;

Qu'Etienne VII. fils d'un prêtre, déterra le corps de Formoſe ſon prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X. amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit ;

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par ſa crapule ;

Que Jean XII. fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe ;

Que Benoît IX. acheta & revendit le pontificat ;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y a eu un Alexandre VI. dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes ; mais ſi les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuſe, ils auroient donc été encor plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne Dermius ; mais les Jéſuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre, on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés universels, nécessaires, & qui sont la vertu même. Par tout païs on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rénumérateur & vengeur ; à respecter, à aimer leur pere & leur mere ; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mere n'aime pas son fils, parce qu'on lui a dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le respectez avant de sçavoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connaissances ; vous vous appercevez que cet homme est un charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice ; vous méprisez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance : on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuse d'Adonis ; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous serons peut-être comme ceux qui du temps du systême de *Las* s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés des sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-

bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime*: il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*; Mais vous voyez un miroir uni, il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux piés de diamétre, il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; Mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se léve, la lune aussi, la terre est immobile; ce sont-là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui; que les anguilles guérissent la paralisie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugérent sans raisonner, & qui étant trompés trompérent les autres.

Préjugés historiques.

La plûpart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que plusieurs siecles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée; qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve alaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchapait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon aporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens, comme les usurpateurs Turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Vishnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sanmoncodum est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans la salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voisins & sur-tout vos voisines crient à l'impie, & vous effrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.



RELIGION.

Premiere question.

L'ÉVÊQUE de Vorcester, Warburton, auteur d'un des plus savants ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi, pag. 8, tome 1er.

» Une religion, une société qui n'est pas fondée sur » la créance d'une autre vie, doit être soutenue par » une providence extraordinaire. Le Judaïsme n'est pas » fondé sur la créance d'une autre vie ; donc, le Judaïs- » me a été soutenu par une providence extraordi- » naire. «

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les arguments, on a rétorqué le sien, on lui a dit :

» Toute religion qui n'est pas fondée sur le dogme » de l'immortalité de l'ame, & sur les peines & les ré- » compenses éternelles, est nécessairement fausse ; or » le Judaïsme ne connut point ces dogmes ; donc le » Judaïsme, loin d'être soutenu par la providence, » était par vos principes une religion fausse & barbare » qui attaquait la providence. «

Cet évêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse ; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Évêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pû répondre à

ses adversaires d'une maniere bien satisfaisante. Ils lui disaient : » Ou Moïse connaissait ce dogme, & alors il » a trompé les Juifs en ne le manifestant pas ; ou il » l'ignorait ; & en ce cas il n'en savait pas assez pour » fonder une bonne religion. En effet si la religion avait » été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion » vraie doit être pour tous les temps & pour tous les » lieux, elle doit être comme la lumiere du soleil, » qui éclaire tous les peuples & toutes les généra- » tions. «

Ce prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel systême en est exempt ?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polithéisme a été la premiére religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul être suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs, & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit. Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me parait impossible qu'elle ait dit : il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumie-

res supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le soleil ? sera-ce la lune ? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans ; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorans. Il ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulieres de son cours ; ils n'y pensent pas ; ils y sont trop accoutumés. On ne craint, on n'invoque, on n'adore que ce qu'on craint ; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des especes de philosophes qui ayent remarqué le cours des astres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer ; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumiere, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se sera donc borné à dire ; Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-là ; mais comment l'appaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présent la colere des gens irrités, faisons donc de petits présent à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur* ; cette puissance est donc appellée Mon Seigneur C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellerent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc, les Scythes Papée ; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en un multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Méxiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputsi, comme les Hébreux avaient appellé leur seigneur Sabaoth.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule divinité ; s'ils avaient été philoſophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village ; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un être créateur & conſervateur ; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. C'eſt-là le progrès de notre foible entendement ; chaque bourgade ſentait ſa faibleſſe, & le beſoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un ſeul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impoſſible de ſe le repréſenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voiſine n'eût pas auſſi ſon Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab ; *vous poſſedez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laiſſer jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ſes victoires.*

Ce diſcours tenu par un étranger à d'autres étrangers eſt très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépoſſédé les naturels du pays, l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton uſurpation, ſouffre que mon Dieu me protége dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raiſon a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad ?* Il paraît évident par ces paſſages, que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans Homère.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis de connaiſſances confuſes, ils ayent bientôt multiplié leurs dieux, & aſſigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les aſtres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la divinité d'un ruiſſeau ? Dès que le premier

pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne, le temps forme enfin des philosophes qui voyent que ni les oignons ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénétre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère, & Caligula ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il parait prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie.

Les Juifs n'avaient jamais été idolâtres; car quoiqu'ils admissent des Malachim, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces

divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient ; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrettement dans leurs mystères.

Troisieme question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la religion chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Les *Logos* qui chez Platon signifioit la sagesse, la raison de l'être suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la religion fut envelopée.

On ne répetera point ici, comme Marie fut déclarée dans la suite mere de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Pere & du Verbe, & la procession du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'hipostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme-Dieu, adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siécle, par chasser les démons au nom de Jesus ; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho ; car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jesus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils ?*

On ne sçait point en quel temps les Juifs reconnurent

pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger; mais on sçait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes, préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singuliéres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siécles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit n°. 262. „ Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le „ nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, „ on fera certaines choses par ces noms, dont la nature „ & la force sont telles, que les démons se soumettent „ à ceux qui les prononcent; mais si on le nomme d'un „ autre nom, comme Dieu de la mer bruïante, sup„ plantateur, ces noms seront sans vertu. Le nom d'Is„ raël traduit en Grec ne pourra rien opérer, mais pro„ noncez-le en Hébreu, avec les autres mots requis, „ vous opérerez la conjuration. «

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. „ Il y a des noms qui ont naturellement de „ la vertu, tels que sont ceux dont se servent les sa„ ges parmi les Egyptiens, les Mages en Perse, les Brac„ manes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est pas „ un art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les „ Stoïciens & les Epicuriens : ni le nom de Sabaoth, „ ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour des êtres „ créés, mais ils appartiennent à une théologie mysté„ rieuse qui se rapporte au Créateur; de-là vient la „ vertu de ces noms quand on les arrange & qu'on „ les prononce selon les régles, &c. «

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les religions alors connues admettaient une espéce de magie, & on distinguait la magie céleste & la

magie infernale ; la Nécromancie & la Théurgie ; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles ; & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les Chrétiens des deux premiers siécles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue n°. 374. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatriéme question.

Lorsqu'une fois une religion est établie légalement dans un etat, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plûpart des choses qu'on faisait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue, que c'est obéir à Dieu que de suivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions ; le diable était alors déchaîné sur la terre ; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure ; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires ; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites maisons. Les fondateurs recevaient secrétement l'argent des fidéles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi on ne se sert plus d'aucun des échafauts qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquiéme question.

Après notre sainte religion, qui sans doute est la seule bonne, qu'elle serait la moins mauvaise ?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple ? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes ? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes ? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité & pernicieuſes au genre humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun ? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles ? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur ? celle qui ne ſoumettrait pas les Rois à ce Prêtre ? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité ?

Sixiéme queſtion.

On a dit que la religion des Gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêchées ?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelqu'autre choſe ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, ſi parfois on en cauſe.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau ? Y a-t il eu un ſermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur baſſe-cour ? Les fables recueillies & ornées par Ovide ſont-elles la religion ? ne reſſemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des ſaints ? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter

l'histoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoye, nous dirions au Brame, Mon révérend Pere, vous vous trompez, notre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de notre-dame de Lorette & ceux de notre-dame d'Ephése, en faveur de qui des deux serait la balance du compte ?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très-rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs : car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très-rares chez les anciens Romains ; en un mot, la religion payenne a fait répandre très-peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septiéme question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules ; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse ; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colere, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de

la société ? Non, car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse ? C'est que ce bon sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumette son intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colere ; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colere ; mais un docteur blessé du refus d'un sufrage devient furieux & implacable.

RESURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par dedans & par dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiere opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle ? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant ; mais il faut considérer que la plûpart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs ? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un resserrement, qui a fait penser que c'était-là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien, c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré ; Esculape rendit la vie Hypolite, Hercule à Alceste ; Pelops ayant été hâché en morceaux par son pere, fut ressuscité par

les Dieux. Platon raconte qu'Héres ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens, chez les Juifs, n'adoptérent le dogme de la résurrection que très-longtems après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait singulier, & bien digne d'attention. St. Jaques & plusieurs de ses Compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le Temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout Chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous est faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïse.*

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le Temple, mais le septiéme il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient Sadducéens, & l'autre Pharisiens, il s'écria dans l'assemblée: Mes freres, je suis Pharisien & fils de Pharisien; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts que l'on veut me condamner. * Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens; & l'assemblée fut divisee.*

℣. 8. *Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit: au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles: *Je sais que mon Rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élévera sur moi, ou que je me relèverai de la poussiére, que ma peau reviendra, & que je verrai encor Dieu dans ma chair.*

* *Act. des Apôtres chap. 23. v. 6. 7. 8.*

roles;

Mais plusieurs Commentateurs entendent par ces paroles, que Job espére qu'il relévera bien-tôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis ; *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment, Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence. Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des Pharisiens que très-peu de tems avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le fondateur de la secte Pharisienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrettement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux Habitans de Thessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi, nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* *

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers Chrétiens comptaient voir la fin du

* *1. Epit. aux Thess. chap. 4.*

monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc; pour le tems même que St. Luc vivait ?

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de mâturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

SALOMON.

SALOMON pouvait-il être aussi riche qu'on le dit ? Les paralipomênes assûrent que le Melk David son pere lui laissa environ vingt milliards de notre monnoie au cours de ce jour, selon la supputation la plus modeste. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il est assez difficile que David ait pû amasser ce trésor dans le petit pays de la Palestine.

Salomon, selon le troisiéme livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses charriots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cent mille, qui joints à ses douze mille chevaux de selle, eût fait quatre cent douze mille chevaux de bataille. C'est beaucoup pour un Melk Juif qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a guères d'exemple dans un pays qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture. Mais apparemment que les tems sont changés ; il est vrai qu'un Prince si sage qui avait mille femmes, pouvait bien avoir aussi quatre cent douze mille chevaux, ne fût-ce que pour aller se promener avec elles, ou le long du lac de Génézareth, ou vers celui de Sodôme, ou vers le torrent de Cédron, qui est un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent soit à sec neuf mois de l'année, & que le terrein soit un peu pierreux.

Mais ce sage Salomon a-t-il fait les ouvrages qu'on lui attribue? Est-il vraisemblable, par exemple, qu'il soit l'Auteur de l'Eglogue Juive intitulée le Cantique des Cantiques?

Il se peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que le vin*; un roi & un berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même maniere; il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tetons de son amant.

Je ne nierai pas encor qu'un roi galant ait fait dire à sa maîtresse, *mon bien aimé est comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de mirrhe; mais enfin quand la bien-aimée avise son bien-aimé, de lui passer la main gauche sur le cou, & de l'embrasser de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'Auteur du Cantique, quand il dit; Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire; votre ventre est comme un boisseau de froment, vos tetons sont comme deux faons de chevreuil, & votre nez est comme la tour du Mont-Liban.

J'avoue que les Eglogues de Virgile sont d'un autre style, mais chacun le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *notre sœur est encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre sœur? si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-là.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes; c'était, dit-on, son épithalame pour son mariage avec la fille de Pharaon; mais est-il naturel que le gendre de Pharaon quitte sa bien-aimée pendant la nuit, pour aller dans son jardin des noyers, que la reine coure toute seule après lui nuds-piés, qu'elle soit battue par les Gardes de la ville, & qu'ils lui prennent sa robe?

La fille d'un roi aurait-elle pu dire : *Je suis brune, mais je suis belle, comme les fourures de Salomon ?* On passerait de telles expressions à un berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille, & des fourures. Mais enfin, les pelisses de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur tems ; & un Juif de la lie du peuple, qui faisait des vers pour sa maîtresse, pouvaient fort bien lui dire dans son langage juif, que jamais aucun roi Juif n'avait eu des robes fourées aussi belles qu'elle ; mais il eût fallu que le roi Salomon eût été bien entousiasmé de ses fourures pour les comparer à sa maîtresse ; un roi de nos jours qui composerait une belle épithalame pour son mariage avec la fille d'un roi son voisin, ne passerait pas, à coup sûr, pour le meilleur poëte de son royaume.

Plusieurs Rabins ont soutenu que non-seulement cette petite Eglogue voluptueuse n'était pas du roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célébre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin, flagitiosus* ; cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jesus-Christ avec son Eglise. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise pourrait entendre quand l'Auteur dit que sa petite sœur n'a point de tetons, & que si c'est un mur, il faut bâtir dessus.

Le livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux ; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communement à Jesus, fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos ; mais quel que soit l'Auteur, il paraît que de son tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du tems du déluge ; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un roi

qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *La terreur du roi est comme le rugissement du lion ?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colere de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique ? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre ?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de Salomon ; c'est une invention fort récente ; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal ; & ce seul passage indique que cet ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, long-tems après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sait assez avec quelle liberté l'Auteur de l'Ecclésiaste s'exprime ; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes ; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister ; qu'il n'y a point d'autre vie* ; *qu'il n'y a rien de bon que de se rejouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes ; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait, mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections ; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence ; ainsi on peut lui pardonner.

Mais que ces livres aient été écrits par un Juif ; que nous importe ? Notre Religion chrétienne est fondée sur la Juive, mais non pas sur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t'il plus sacré pour nous que les fables du Talmud ? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux, & qu'est-ce que ce canon ? C'est un recueil d'ouvrages authentiques ! Eh bien un ouvrage pour être autentique, est-il divin ? Une histoire des Rois de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire ? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que

tout ce qui a été écrit par eux, & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SENSATION.

Les huîtres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques personnes en admettent un sixiéme : mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par-delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée : il se peut que le nombre sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits, soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous; & jamais parce que nous le voulons; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On sait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'être des êtres, vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle,

quand ils n'existent plus? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encore quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? Je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'Auteur éternel de la sensation & de la pensée sait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes dans ses romans, prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une Faculté de Théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: ensuite elle adopta cette erreur, parce qu'elle était détruite par Loke Philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient. Mais depuis longtems personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle? comment se faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vû ou senti?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un ganrd Philosophe (page 128. Tome 2. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed sua quisque facit.

MAis comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t'il un interne qui est vivant? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le poéte fait des vers en dormant. Le Mathématicien voit des figures; le Métaphysicien raisonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent? Est-ce l'ame pure, qui soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas les seules idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulieres déraisonnables, incohérentes? Quoi, c'est dans le tems où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! elle est en liberté, & elle est folle! si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'Ecrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi: on ne serait jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque systême que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que

la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous: votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain; donc les dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi-bien que les oracles.

La vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabuchodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses Mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le Juif Daniel qui était de l'école des Mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Senéque & de Plutarque.

PResque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibus divis,
Inferias mittunt.
O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme, & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Isis & de Cibéle en jouant des cimbales & des castagnettes, vous réconciliera avec la divinité! Et qu'est-il donc ce Prêtre de Cybéle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous? Quelles patentes a-t'il reçûes de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux secôndaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne-heure. La danse est très-agréable, elle est utile au corps, elle réjouit l'ame; elle ne fait de mal à personne; mais n'allez pas croire

que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone, ni d'autre Vertumne, que la béche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbécilles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manquez de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables ; & ſur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte un Solon, un Thales, un Pythagore, mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous ſur-tot d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthouſiaſme, & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie ; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort ?

Remarquez que les tems les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

TIRANNIE.

ON appelle tiran le ſouverain qui ne connait de loix que ſon caprice, qui prend le bien de ſes ſujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tiranslà en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tirannie de pluſieurs ſerait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tirans en Europe.

Sous quelle tirannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il fallait choisir, je détesterais moins la tirannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens ; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tiran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maîtresse, par son confesseur, ou par son page ; mais une compagnie de graves tirans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour fraper la terre de mon front solon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos seigneurs, je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

TOLERANCE.

QU'est-ce que la tolérance ? c'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse, & d'erreurs ; pardonnons nous réciproquement nos sottises, c'est la premiere loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Diocole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien protestant, le Chrétien quakre, trafiquent ensemble, ils ne léveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur religion. pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par persécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes ? C'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des prosélites ; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem ; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que si les chrétiens ne détrônerent pas les empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaîent pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jesus-Christ comme Dieu ? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anàthématisent les adorateurs de Jesus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres ? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique ? on les appelle Gnostiques, & on s'éléve contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellus, Donat sont tous persécutés par leurs freres avant Constantin : & à peine Constantin a-t-il fait regner la religion chrétienne, que les Athanasiens & les Eusébiens se déchirent ; & depuis ce temps l'église chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avoue, un peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lepre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elisée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnoissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son roi. Il en demande permission à Elisée, & le prophête n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu ; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnat aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité ; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le gouvernement ! mais les magistrats ! mais les princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce sont des étrangers puissans, il est certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I. très-chrétien s'unira avec les musulmans contre Charlequint très-chrétien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur ; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les persécutions font des prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés ! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des Noachides, des lettrés Chinois, des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire ! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit, & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge ? si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, de Banians, des Chrétiens grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

VERTU.

QUEST-ce que vertu ? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeller vertu chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu viens à mon secours. On me trompe, tû me dis la vérité. On me néglipe, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant ? c'est un précepte de santé que tu observes ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encor davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales sont des dons célestes ; tes cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire : mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi & l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ? Eh comment puis-je en admettre d'autres ? Nous vivons en société ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de

la société. Un solitaire sera sobre, pieux; il sera revêtu d'un cilice; eh bien, il sera saint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelqu'acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bienfaisant ni malfaisant, il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux; s'il a jeûné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui; & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrette avec lui-même, il est vicieux: il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir: c'est un très-vilain homme, s'il a les défauts dont vous parlez; mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infâmies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société, il fera du mal, qu'il y sera très-criminel; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espéce, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertuenx ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entête, qui non content de commander aux hommes, voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus; je m'écrie alors, mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

FIN.

